

# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

“C'est par son caractère national et son goût du terroir qu'une littérature est grande et respectable. Ce n'est qu'alors qu'elle passe du niveau d'exercice d'école à celui d'expression de l'âme d'un pays.”

C.-A. HENRY,  
Ministre de France au Canada.

*LA BASILIQUE DE QUEBEC ET LE VIEUX SEMINAIRE*



*La procession de la Fête-Dieu, d'après un tableau de Gorden Pfeiffer, peintre québécois.*

## Réfrigération

## Electrique



Faites un placement dans  
une

GLACIÈRE

ÉLECTRIQUE



Elle se paye par elle-même  
en aliments conservés  
et en  
commodité.

## REDIGER son TESTAMENT

*est la chose la plus importante de la vie  
Avez-vous pensé au vôtre?*

Consultez-nous

Société d'Administration et de Fiducie

*Administratrice et fiduciaire*

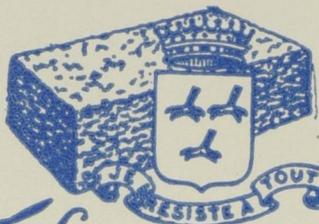
5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

Une  
Brique  
de Tuf.



12  
Nuances  
diffé-  
rentes.

La  
*Frontenac*

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

Brique Rustique — Brique Commune  
Terra Cotta

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

**BRIQUE FRONTENAC, Limitée**

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL.: 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - Gérant-Général

## “LA LAITERIE LAVAL Enr.”

Pour votre sécurité personnelle et celle de votre famille employez le lait “LAVAL”, et si vous désirez savoir pourquoi venez visiter la laiterie.

Téléphonez à 4-3551 pour une commande d'essai et vous serez convaincus des qualités supérieures de notre produit.

**NOS 21 VOITURES  
VOUS ASSURENT UN SERVICE  
PROMPT.**

“LAITERIE LAVAL” 237, 4ème Avenue.

**CHARLES DELAGRAVE**

Notaire de la Cité de Québec  
EDIFICE SUN TRUST

132, St-Pierre,

Tél.: 2-1912

ADMINISTRATION:

M. Eudore Caron  
Président

Mlle G. Caron  
Secrétaire

BUREAU:

5, rue Vallière

QUÉBEC.

# LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

## Le Terroir, Limitée

5, rue Vallière,

-:-

Téléphone: 4-4551

REDACTION:

ALPHONSE DESILETS  
Président.

G.-E. MARQUIS  
Gérant.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, 5, rue Vallière, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

### LA CAISSE D'ECONOMIE

de

NOTRE-DAME  
de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La  
seule Banque  
d'Epargne à  
QUEBEC

## Sommaire

	Pages
L'Aube nouvelle, <i>Alp. Désilets</i> . . . . .	2
D'un mois à l'autre, <i>D. Potvin</i> . . . . .	3
L'Echo musical et artistique, <i>J. H. Philippon</i> . . . . .	5
Un artiste québécois, <i>Armand Roy</i> . . . . .	6
Vignette avec enseignes . . . . .	7
Chez nos poètes . . . . .	8
Au jardin des Lettres . . . . .	9
Le mal est en nous, <i>Jos. S. Blais</i> . . . . .	11
Progrès littéraires, <i>Jules S. Lesage</i> . . . . .	13
L'Erable . . . . .	14
Montréal à 90 minutes, <i>L. Masson</i> . . . . .	15
La Côte Nord, <i>J.-Auguste Galibois</i> . . . . .	18
Encore le Cinéma, <i>G.-E. Marquis</i> . . . . .	20

### L'Expérience de vingt siècles

"J'estime que dans la famille, comme dans l'Etat, la meilleure source de richesse est l'économie", disait Cicéron. L'expérience de vingt siècles confirme cette vérité. Faites-en votre profit. L'épargne et le placement méthodiques vous assureront l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Ouvrez un compte d'épargne à la:

**BANQUE  
CANADIENNE  
NATIONALE**

**Actif,**

**\$146,000,000**

**13 SUCCURSALES A  
QUEBEC**

*Notre personnel est  
à vos ordres.*

# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUEBEC

Vol. XIV No. 8

— BUREAU, 5, Rue Vallière, QUEBEC —

JANVIER 1933

## *L'Aube nouvelle*

*“Le Terroir” est heureux de souhaiter à tous ses lecteurs, à ses abonnés, à ses annonceurs et à ses amis, une Année 1933 plus satisfaisante que celle qui vient de finir.*

*Bien que notre peuple ait souffert moins que les autres de la crise économique et morale actuelle, nous n'avons cependant pas été épargnés entièrement des privations, de l'inquiétude et de la maladie.*

*“A quelque chose malheur est bon”. Si l'axiôme est vrai, il faut espérer qu'une grande floraison de bienfaits nous attend, tôt ou tard, en cette vie ou en l'autre, et que l'avenir réparera les ruines du passé.*

*Mais un autre aphorisme veut précisément qu'on puise dans l'infortune le secret de prévenir et d'éviter les catastrophes futures. Or, les Latins disaient dans leur philosophie, selon Suétone : “Festina lente : hâtez-vous lentement!”*

*Nous avons été trop vite, en Amérique du moins, et la roue du progrès a tourné d'une vitesse si vertigineuse que le char des vivants a perdu l'équilibre et plusieurs ont roulé dans l'abîme.*

*Il faudra évidemment ralentir notre train de vie, marquer le pas dans l'industrie et le commerce, remettre l'agriculture au rythme régulier de naguère; il faudra compter, prévoir, peser, économiser, et surtout thésauriser en vue des éventualités plus ou moins prochaines.*

*En toutes choses et pour chacun de nous un réajustement des équilibres paraît être le bienfait le plus souhaitable que nous apportera l'an de grâce 1933, pour peu, naturellement, que chacun y mette du sien... Et ce sera l'Aube nouvelle.*

Alphonse DESILETS.

## D'UN MOIS A L'AUTRE

*Comment nous perdons nos qualités ethniques. — Nous nous américanisons par l'âme et par le coeur. — Ce qui se passe en France. — Le "Spirit of Quebec".*

Par DAMASE POTVIN.

C'est presque un truisme de dire, aujourd'hui, que nous nous américanisons; nous nous américanisons non seulement dans notre langue, mais dans notre mentalité en général; dans nos habitudes, dans notre façon de vivre; dans nos lectures, dans nos amusements; partout.

Qu'est-ce qu'on achète chez le marchand de journaux? Des magazines américains et les suppléments illustrés des gros quotidiens de New-York, de Boston et de Chicago. On veut des "Hot News". L'on dispose peut-être de quelques sous, quand on ne peut pas les avoir pour rien, pour quelques numéros des journaux locaux. Quant à nos revues françaises, c'est à peine si on les connaît de titres. On daignera en feuilleter une de temps à autre en passant, surtout quand à sa page frontispice on aura aperçu le portrait d'une actrice de Hollywood.

Et nos amusements donc?

Croirait-on que dans notre ville "aux trois quarts française"... dit-on, parfois, dans les prospectus de propagande touristique, croira-t-on que quatre-vingt-dix pour cent de la population française qui fréquente les cinémas, préfèrent le film américain au film français, pourtant d'aussi bonnes qualités artistiques que le premier et interprété par de bien meilleurs acteurs? De ce côté nous ne sommes pas seulement américanisés; nous sommes envoutés.

Et, naturellement, grâce à toutes ces influences, nous perdons insensiblement nos qualités ethniques. Nous nous "délatinisons" pour nous "saxoniser". Nous nous américanisons de la pire manière: par le coeur et par l'âme. Insensiblement, nous nous prenons à vivre la vie trépidante américaine; insensiblement nous adoptons cette mentalité si terriblement nourrie de brutal matérialisme. Et alors, insensiblement, nous perdons nos traditions, nos chères petites traditions, comme celles, en particulier, du temps des Fêtes que nous venons de vivre.

D'année en année, on les voit s'en aller à vau l'eau, une à une, nos pauvres petites traditions; quand elles ne disparaissent pas tout à fait, elles sont tellement défigurées qu'on a peine à les reconnaître. Le Progrès et la Science sont évidemment pour beaucoup dans cet effacement progressif du côté poétique et patriotique de notre vie sociale. Mais il y a aussi la négligence, l'indifférence; il y a encore le snobisme qui nous fait sacrifier tant d'antiques coutumes dont nous avons honte, souvent, pour en adopter de plus modernes; mais il y a par dessus tout, la terrible plaie de l'américanisation.

Naguère, les Fêtes, c'était une joyeuse période qui commençait la veille de Noël et se terminait le soir des Rois. Au milieu de cette période, le Jour de l'An était le principal, le plus marquant. Le Jour de Noël revê-

tait le côté mystique et religieux de cette décade. Du côté social, il ne comptait guère. Le Jour de l'An était pour le Canada Français la véritable fête sociale de la nation. C'était, cela, de survivance française.

On a considérablement modifié cet état de choses et l'on a adopté la coutume américaine de prendre le Jour de Noël pour la grande fête sociale de l'année. Notre Jour de l'An compte encore un peu mais pour les enfants seulement. Pour les grandes personnes, à peu près pas. C'est presque, en général, comme un jour ordinaire.

L'américanisation a chassé de la plupart de nos foyers notre bon et doux petit Jésus qui a été remplacé par le grotesque Santa Claus beaucoup plus coûteux pourtant et dont les énormes sacs remplis ne satisfont pas davantage nos enfants que les modestes souliers de l'humble Petit Jésus de nos ancêtres.

L'américanisation, partout; par l'âme et par le coeur.

\* \* \* \*

Nous nous américanisons et, tout naturellement, nous nous prenons à dédaigner les choses de l'esprit que nous faisons passer bien après les événements secondaires du cirque et du "ring".

Il est vrai que l'on dénonce présentement le même mal en France.

Dans une chronique qu'il publiait, ces jours derniers, dans les "Nouvelles Littéraires", l'aimable écrivain français, Leo Larguir écrivait ce qui suit:

"Je lis dans une feuille:

"On annonce l'arrivée au Havre de l'acteur de cinéma Ad. Manjou, de Geo Turney, l'ex-champion de lutte (poids lourd), et de M. Sinclair Lewis, le romancier américain. Ce dernier a quitté le Havre pour Paris, en automobile".

"Les préséances sont certainement respectées, disuit Leo Larguir mais pour l'échotier, il y a d'abord M. Manjou qui fait du cinéma. Ensuite il y a ce poids lourd qui doit avoir un front, des mâchoires et un cerveau de gladiateur..."

"L'écrivain américain n'est cité que parce que cela fait une ligne de plus, à trente centimes. Si quelque autre gloire d'hippodrome ou de cirque, un nageur célèbre, M. Chevalier ou Mlle Backer, un pianiste précoce ou tout autre phénomène avaient débarqué, il est probable que l'auteur de Babbitt aurait été nommé après eux.

C'est le signe des basses époques. Rome, au temps de sa décadence, chérissait ainsi les lutteurs cappado-ciens, les cochers vainqueurs, les mimes et les histri-  
ons."

Il n'y aurait rien de surprenant qu'on lut, un jour, chez nous, une nouvelle ainsi conçue :

“Parmi ceux qui sont descendus de l’*“Empress of Britain”*, ce matin, nous avons eu le plaisir de remarquer le grand, l'illustre Babe Rutt qui arrive d'un voyage triomphal en Europe; la grande vedette de Hollywood, l'idole des Etats-Unis et du Canada, Joan Crawford et M. Paul Bourget, écrivain français”.

Nous sommes suffisamment américanisés pour trouver cette préséance très naturelle.

Leo Larguir, dans la même chronique, s'amuse fort du travers qui nous occupe tout particulièrement chez nous, et ce que notre Société des Arts, Sciences et Lettres dénonce en ce moment et qui consiste, également en France, à donner aux hôtelleries des noms anglais pour plaire aux touristes américains et anglais. Et il écrit :

“J'ai conté, je ne sais plus où, qu'un jour d'été, ayant à passer une heure, entre deux trains, dans une petite ville provençale, et désirant me rafraîchir, je fus m'asseoir à la terrasse d'un cafeton ombragé de très beaux platanes.

“J'aurais juré que cet établissement sans faste s'appelait : Café de la Place ou du Jeu de Boules, mais, étant parvenu à lire à l'envers, les lettres de l'enseigne, je fus effaré d'apprendre que je consommais devant la porte du

**SPLENDID' BAR  
TASTEVIN LEONCE**

“*Splendid' Bar!* Ah! *Tastevin Léonce*, vieux Français des marchés de Provence, comme votre enseigne était de mauvais goût dans la belle lumière de cette heure grésillante de cigales!

“Devant moi, l'omnibus de l'Hôtel des Voyageurs et du Commerce avait l'air désuet d'une vieille diligence oubliée là; de petits rentiers allaient voir passer l'express de trois heures, à pas mesurés, en hommes tranquilles pour qui le monde finit à Nîmes, à Sète, à Montpellier ou à Narbonne; la tour d'une antique église était dorée comme la croûte d'un pâté; une jeune fille brune, d'une suprême élégance dans sa robe de quatre sous et qui eût pu être une amie de Mireille ou de Stéphanette des Baux passa... Je n'étais ni à Philadelphie, ni à Chicago, comme voulait me le faire croire la ridicule enseigne du cafeton”.

Que de fois ne pourrions-nous pas, chez nous, écrire les mêmes choses, avec moins de verve peut-être, mais avec autant d'à propos.

\* \* \* \*

Aussi, ne faut-il pas trop s'étonner de voir s'étaler cette plaie dans nos enseignes et sur la façade de nos hôtels.

Au moins, cachons autant que possible la façade si le coeur, si l'âme, malheureusement, sont trop profondément atteints. Ayons la décence de ne pas trop afficher notre trahison. Revenons, de grâce, à toute la vieille faune et à toute la vieille flore des enseignes françaises que nos pères aimaient tant à afficher...

Pauvres ancêtres, ils rougiraient souvent de nous, s'ils revenaient. Pourtant ils se sont vaillamment battus pour nous assurer ce que nous dédaignons aujourd'hui avec tant de légèreté de coeur : leur langue et les traditions apportées de France.

Relisons souvent notre histoire du Canada, la petite et la grande, et nous éprouverons peut-être une certaine honte de constater combien nous n'avons pas su profiter des leçons de patriotisme de nos pères.

Aux jours de grand tra-la-la patriotique, devant un drapeau qui claque, au bruit d'une pétarade, au son d'une fanfare jouant un air du pays, nous nous exaltons, un instant, et nous glorifions dans des discours apothéotiques l'esprit de nos ancêtres. Penchons-nous aussi, un instant, sur le nôtre...

L'été dans nos petites boutiques ou l'on vend aux touristes américains des souvenirs de la “Ville aux trois quarts française”, petites boutiques annoncées naturellement et exclusivement en anglais, l'on ne vend que des objets désignés en anglais : “Souvenirs of Quebec”. On offre surtout de minuscules petites bouteilles imitant celles des plus célèbres marques de whisky et sur lesquelles l'on a écrit : “Spirit of Quebec”.

L'esprit de Québec!... Spirit of Quebec!... dans des bouteilles de whisky! Méditons sur cette insulte et comparons, un instant, cet esprit embouteillé dans l'américanisation, avec celui, si libre, si fier, si haut placé, de nos ancêtres, et hâtons-nous de revenir à ce dernier en nous “refrancisant”.

## Pour le Nouvel An

L'an qui finit eut ses tristesses  
Et son fardeau fut parfois lourd :  
Fermons les yeux sur ses détresses :  
L'an qui commence aura son tour.  
Nous en sommes au carrefour :  
Orientons la destinée !  
Que demain soit le premier jour  
D'une bonne et heureuse année !

Que ses heures soient des caresses  
Dans le palais ou le faubourg,  
Et qu'il vous offre les tendresses  
Que crée un mutuel amour !  
Montons au sommet de la tour  
Pour jouir de la matinée :  
A l'horizon l'aurore sourd  
D'une bonne et heureuse année.

Ne rêvons plus pour nos liesses  
Des rives en fleurs de l'Adour :  
Car la source des allégresses  
Est encore au fond de la cour  
Que le pas journalier parcourt ;  
Écoutons sa flûte alternée :  
Elle scande le rythme court  
D'une bonne et heureuse année.

### ENVOI

Reine exquise ou gai troubadour  
Par vous promesse m'est donnée  
(vos amitiés et votre humour)  
D'une bonne et heureuse année

Alfred DesRochers.

# L'Écho Musical et Artistique

Par J.-Horace Philippon, Avocat

## I. — FEU XAVIER MERCIER

Le monde artistique canadien a perdu l'une de ses gloires les plus pures : — Xavier Mercier, fort ténor, décédé à Québec, à l'Hôpital du St-Sacrement, jeudi le 22 décembre, à l'âge de 64 ans.

M. Mercier était membre de la Société des Arts. En 1929-30, sous la présidence du Commandeur J.-E. Corriveau, notre Société lui décernait sa plus haute distinction, "le Diplôme de Membre d'Honneur à Vie", comme témoignage d'admiration au grand artiste, à cet éminent compatriote de réputation internationale. Notre Société s'honorait alors plus encore peut-être qu'elle ne l'honorait lui-même. — Le grand artiste fut tout de même touché par cet hommage. — Qui ne se souvient de son émotion apparente, lorsque ce Diplôme lui fut remis par M. le Surintendant de l'Instruction Publique, l'Hon. Cyrille-F. Delage, au soir de cette brillante démonstration, chez Kerhulu, "en l'honneur de Mercier?"

Le regretté disparu occupa incontestablement dans notre monde artistique, l'une des plus belles places comme ténor d'opéra. L'Europe et l'Algérie l'applaudirent et rivalisèrent de zèle pour louer sa voix chaude, puissante et bien timbrée, sa diction parfaite, son tempérament artistique extraordinaire.

Sa carrière fut exceptionnellement brillante. Peu d'artistes canadiens contribuèrent autant que Mercier à accroître à l'étranger la réputation artistique du Canada.

Après un stage à Montréal et à Toronto, Xavier Mercier se fit acclamer dans quelques villes américaines, spécialement à Boston et à New-York, où le rôle du duc de Rigoletto lui valut un véritable triomphe. Plus tard, il ouvrit un studio à Toronto. On lui proposa d'aller étudier le chant en Europe. C'était son rêve. En 1898 Mercier se donna pour maîtres Jacques Bouhy et T. Valdejo. Dès 1899, il triomphait de 20 concurrents et se voyait classé premier ténor. Appelé à l'Opéra Comique, il débuta dans "Joseph" de Mehul. Et, toujours de succès en succès, il excella dans "Faust", "Roméo et Juliette", "Carmen", etc. etc.

Deux ans plus tard, à côté des Saleza, des Journet, des Melba, des Calvé et de d'autres célébrités, M. Mercier cueillit de nouveaux lauriers, à Londres, au Covent Garden. Il passa successivement en France, en Belgique, en Hollande, et fut partout acclamé comme un artiste d'exceptionnelle valeur.

En 1907, il revint à Québec, aureolé de gloire. Voici ce que relatent les journaux, sur les deux concerts qui furent organisés alors, l'un à l'Université Laval, l'autre à l'Auditorium (aujourd'hui le Capitol) : —

"L'enthousiasme fut délirant. Aux deux endroits, les salles furent trop petites pour contenir les foules désireuses d'applaudir ce maître du chant. Jamais peut-être, Québec ne fit plus grands triomphes à de réels artistes".

Plus tard Mercier retourna à l'étranger. Il se rendit en Algérie. Et toujours, pour continuer à jeter du lustre sur l'art et le nom canadien.

Revenu au pays, M. Xavier Mercier fonda "l'Institut de l'Art Vocal", qu'il dirigea avec le concours de son épouse distinguée, Madame Isa-Jeynevald Mercier, officier d'Académie, elle-même professeur de chant, premier prix de plusieurs Conservatoires européens.

Monsieur Mercier fut dans l'enseignement ce qu'il avait été durant toute sa vie d'artiste : *une rare compétence*. Formé à la meilleure école, Mercier connaissait à fond tout ce qui doit s'apprendre pour bien chanter et bien parler. Il ne pouvait en être autrement; ses vingt années d'études sérieuses, vingt ou vingt-cinq années d'expériences constantes sur la scène, en compagnie des célébrités internationales, spécialement Mercier dans tous les secrets du chant. Suivant le mot de Ch.-M. Widor, "le Canada lui devra une école féconde". Et nous ajoutons volontiers "une école supérieure, où le fameux ténor et son épouse enseignèrent avec science et conscience les principes du chant, et tous les mécanismes de la voix chantée ou parlée". D'ailleurs, les plus grandes autorités rendirent hommage à l'autorité du maître : Delmas de l'Opéra, Ch. Tenroc, Léon Rothier, Vincent D'Indy, Schneider, etc., etc.

Mercier n'est plus. Malgré sa mort, sa figure demeure encore comme nimbée de gloire...

Sur sa tombe, la Société des Arts, Sciences et Lettres a déposé "un bouquet spirituel de deux grand-messes", pour le repos de son âme...

A sa famille, nous offrons nos vives condoléances, et cet hommage de son "ancien élève".

## II. — LE FILM DE M. HIRAYAMA

C'est un film émouvant, magnifique. Il a pour titre : "Les 26 premiers martyrs du Japon". Les acteurs sont des artistes de réelle valeur et de même nationalité que les martyrs. Ce film fut réalisé par M. Hirayama, avec la collaboration de Mgr Egide Roy, O. F. M., administrateur apostolique de Kajoshima. On nous dit aussi que M. Hirayama a consacré une grande partie de sa fortune à la réalisation de ce film religieux et éducatif.

Il a été montré pour la première fois à Québec, le 6 janvier, à l'Université Laval, sur l'écran de la salle des Promotions. Monseigneur l'Archevêque, l'hon. Premier Ministre et plusieurs sommités de notre monde religieux et laïque assistaient à la représentation. La salle était comble.

Toutes les scènes de ce film concentrent l'attention sur les martyrs du Japon, et rappellent avec un réalisme saisissant comment la foi chrétienne est allée s'établir au Japon. Comme partout et toujours "elle s'y est implantée par le martyr", concluait Mgr l'Archevêque, dans ses remerciements au distingué M. Hirayama.

Ce film sera montré à nouveau dans notre ville. Il faut le voir pour se faire une idée exacte de sa réelle valeur artistique et éducative. Ne manquons pas l'occasion d'aller le voir.

### III. — L'HEURE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS

Nous attirons l'attention de nos membres sur "l'Heure radiophonique de la Société des Arts, Sciences et Lettres", donnée chaque dimanche, de 10 à 11 heures, au poste C. H. R. C. depuis plus d'un mois, et qui peut-être se continuera quelques dimanches à venir.

Cette "heure" a pour but d'inciter nos gens à "refranciser" l'enseigne et l'annonce sous toutes leurs formes.

Si nos membres voulaient tous faire leur bonne part de travail dans cette "campagne de refrancisation", ils nous rendraient la tâche bien moins difficile... et bien moins longue...

Qu'on se le dise; toutes les bonnes volontés sont appelées à collaborer. Ne cédon pas; l'idée a fait du chemin, et de nombreux résultats pratiques ont été obtenus.

Nos vifs remerciements au directeur du poste C. H. R. C. et à nos dévoués collaborateurs.

### IV. — L'ASSOCIATION DES CHANTEURS

Cette association, filiale de notre société, a semblé plutôt dormir depuis ses élections de septembre, et cela pour des motifs nombreux et sérieux, paraît-il.

Nous ne critiquons pas. Nous constatons seulement. Si elle continue à garder le silence, à ne rien accomplir dans l'intérêt de ses membres et de leur art, cette association perdra de sa popularité, ses membres la délaisseront.

On nous dit qu'elle commencera ses activités à la fin de janvier. C'est tant mieux. Et pour ne pas remonter trop loin dans l'histoire de ses succès passés, nous lui souhaitons ceux de l'an dernier...

Et donc, qu'elle se remue!...

—Québec, le 9 janvier, 1933.

## UN ARTISTE QUÉBÉCOIS

Parmi les peintres qui ont résisté à l'entraînement de ces dernières années, qui dirigeait presque tous les artistes vers l'impressionnisme, il est juste, croyons-nous, de citer Gordon Pfeiffer, dont la fidélité à la peinture matérielle ne s'est jamais démentie.

Cet artiste canadien semble, en effet, mépriser sinon la fantaisie, du moins l'invention abstraite. Et, comme le disait Waldemar George à propos de Mondzain, dans son contact continu avec la nature, ce merveilleux répertoire, il a puisé les rares éléments qu'il restitue par la suite sous forme de tableaux ordonnés en vue d'harmonie, et vraisemblables dans la mesure des possibilités picturales.

Formé à l'école de Fairchild et appartenant à cette pléiade de peintres canadiens qui se sont appliqués à faire revivre sur la toile les riants paysages de chez nous, Gordon Pfeiffer est, avec Horatio Walker, un de ceux qui ont le mieux réussi dans ce genre. Une visite à son exposition de peinture suffit pour s'en convaincre.

Une toile de Gordon Pfeiffer est simple en apparence. Quelques taches de couleur distribuées, semble-t-il, suivant les hasards de l'inspiration. Nul effet agressif ou pittoresque ne vient altérer l'harmonie dans laquelle se complait l'artiste. Sa technique est, en somme, des plus nobles et exempte de complications. Il peint dans la lumière et il évite tous les contrastes qui compliquent le mécanisme du tableau et portent atteinte à la beauté du coloris. Et ces qualités artistiques, qui sont, semble-t-il, justement les plus

aptes à rendre le paysage canadien se retrouvent dans toute l'oeuvre de notre concitoyen.

M. Gordon Pfeiffer a exposé, dans un salon privé du Château Frontenac, près de 165 toiles toutes inspirées de la nature canadienne dont il est un admirateur passionné. Ce sont des croquis de paysages d'hiver, de vieux coins typiques de nos villes et des petits ports gaspésiens grouillants de barques de pêches, dont le dessin, toujours fait d'un souple réseau de lignes, défile tour à tour devant nos yeux en piquant l'attention.

Mais il semble que Gordon Pfeiffer affectionne tout particulièrement les paysages champêtres, qu'il rend avec une plus grande maîtrise. C'est vraiment là qu'il excelle. Ces toiles de scènes champêtres croquées ici et là dans notre province, champs jaunes d'un blé l'or, rivière dolente promenant ses eaux noires sous les faites des grands arbres d'une forêt quelconque, vieille bicoque juchée au sommet d'un coteau sur lequel s'épand une douce lumière, etc., sont particulièrement représentées avec un réalisme frappant.

Bref, Gordon Pfeiffer se révèle, par ses toiles, un artiste subtil, capable de s'exprimer aisément et de mettre en valeur, par la franchise et la hardiesse de son interprétation, nos plus beaux paysages canadiens.

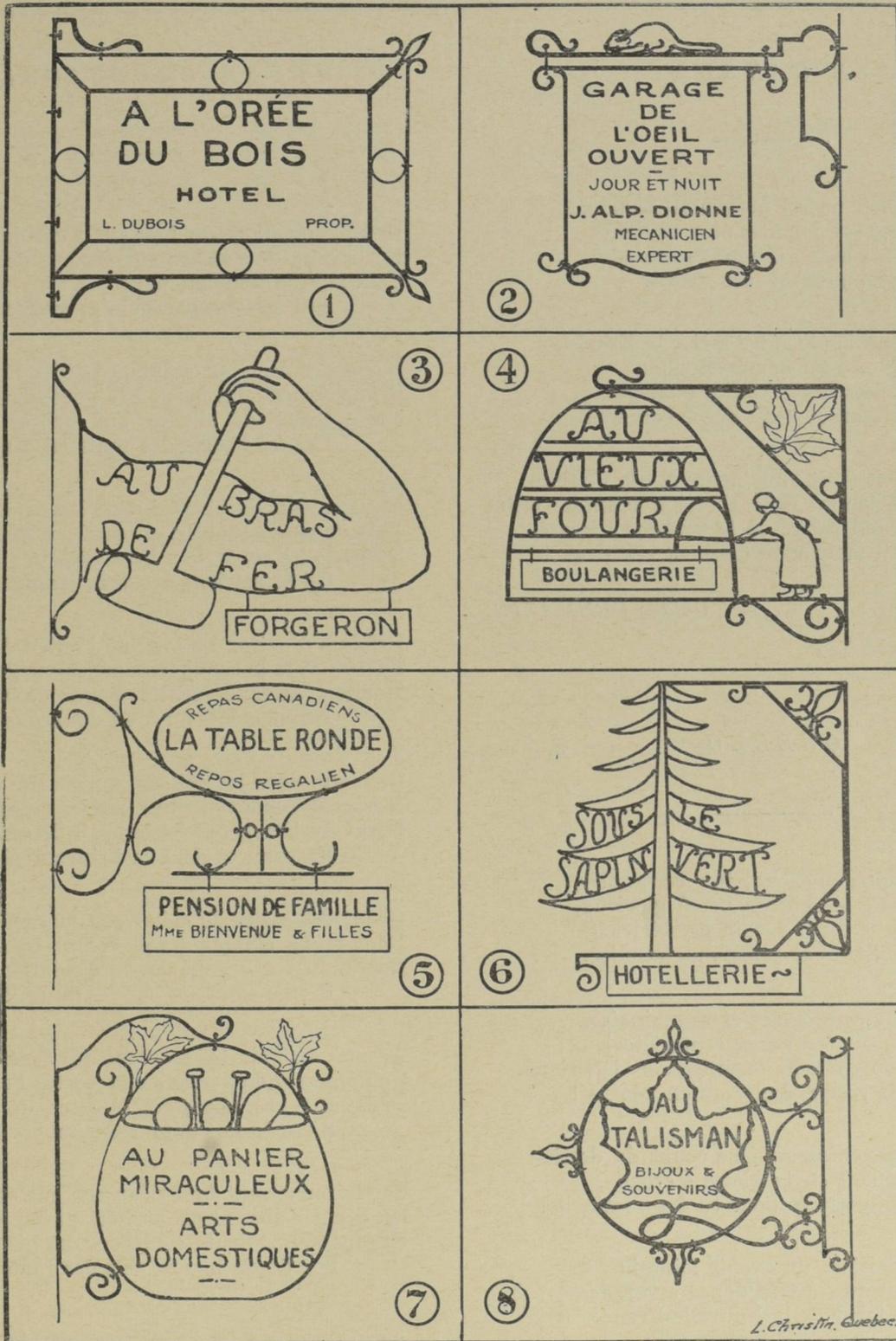
Armand ROY.

(Le Béret)

QUELQUES MODÈLES D'ENSEIGNES

en fer forgé avec inscriptions françaises

Ces enseignes, d'un caractère destructif, peuvent être exécutées par un forgeron de village quelque peu habile.



L. Christin, Québec.

"Le Terroir" fournira, sur demande, d'autres modèles, même de grandeur naturelle, au prix coûtant. Les modèles ci-dessus ont été exécutés par M. L. Christin, dessinateur, à Québec.

# CHEZ NOS POÈTES

## LE CANADA

## HEURE CREPUSCULAIRE

Il est sous le soleil un sol unique au monde,  
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,  
Où, répandant ses biens, la nature féconde  
A ses vastes forêts mêle ses laes géants.

Sur ces bords enchantés notre mère, la France,  
A laissé de sa gloire un immortel sillon;  
Précipitant ses flots vers l'Océan immense,  
Le noble Saint-Laurent redit encor son nom.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite  
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux  
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,  
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux !

*Octave CREMAZIE.*

Québec, 12 janvier 1858.

## QUEBEC

Salut! noble cité, plusieurs fois centenaire,  
Qui gardes les trésors d'un passé glorieux,  
Toi qui fus le premier levain mystérieux  
D'une race vaillante et jamais mercenaire.

Affrontant la nature avare et sanguinaire,  
De Champlain sur ton roc se crut victorieux;  
La croix et son drapeau, compagnons laborieux,  
Formèrent ton visage, ô cité qu'on vénère !

Puis tu grandis encor sous les coups du destin;  
Et sise maintenant en ta gloire éternelle,  
Gloire des droits sacrés dont tu fus sentinelle.

Tu regardes paisible un avenir lointain.  
Car tu demeureras, ô très douce assurance,  
Le rayonnant foyer de la Nouvelle-France.

*Marie RATTE.*

“*Au Temps des Violettes*”.

Deuil empourpré du jour sur fond de terne azur;  
Efflorescence de l'ombre aux jardins de l'espace;  
Paix subtile tombant parmi le clair-obscur  
Qui lentement croule et s'efface.

Echos des Angélus ondulant sur les blés;  
Recueillement des bois où la pénombre affûte  
Ses côteaux de silence aux arbres accablés  
Par les heurts des vents en dispute.

Meuglements du cheptel dans les pâtis herbeux;  
Vols de chauve-souris, en cercle, autour des granges;  
Sabbatiques concerts à fleur d'étangs bourbeux  
Où se marient des voix étranges.

Cendres d'or sur les toits où l'adieu du soleil  
Pactise avec le soir houssant les vieilles mousses;  
Horizon safrané, zénith peint de vermillon;  
Hululements au fond des brousses.

Rumeurs dans les vallons, appels sur les coteaux...  
Retour des moissonneurs par les chemins de plaine;  
Forge du bourg voilant le bruit de ses marteaux;  
Fragrances dont la brise est pleine.

Chant des seaux de métal aux margelles des puits  
Dont le flot clapotant fait frémir les aumailles;  
Ronde du ver luisant dans les lointains bleuis;  
Profils ombreux sur les murailles.

Aromes du pain bis montant des fours éteints;  
Grincements de verrous aux portes des étables;  
Trêve et repos, choes des faïences, des étains,  
Rires fusant autour des tables.

Le claironnement bref d'un coq sur son perchoir;  
Un dernier aboiement, au loin, parmi les chaumes.  
Et plus rien.... Seuls, raidis sur des pieux, dans le soir,  
Les linges blancs, tels des fantômes...

*U.-L. GINGRAS.*

*Extrait d'un volume en préparation, sous presse, et qui s'intitulera : “Du Soleil sur l'Étang noir”.*

## Au Jardin des Lettres

### L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE.

L'éditeur Albert Lévesque vient de publier la dix-huitième édition de l'«Almanach de la langue française». C'est un ouvrage de 272 pages d'un texte condensé et substantiel, orné de nombreuses illustrations, en particulier d'une série de douze caricatures fantaisistes exécutées par M. Robert LaPalme, jeune artiste canadien.

L'Almanach, le seul qui, chez nous, est composé par un seul auteur, se divise en huit sections : «Le Calendrier», «Les Idées», «Les Sentiments», «Les Hommes», «Les Oeuvres», «Les Faits», «Le Bottin National» et «Le Catalogue Analytique des Editions Lévesque», qui résume les principales manifestations littéraires des dix dernières années.

La section «*Les Idées*», contient les propos religieux, patriotiques, politiques, économiques et scolaires de M. Lévesque, propos dont les accents sincères et personnels invitent à réfléchir. La prose de M. Adolphe Nantel, et les poésies de Mlles Bernier, Sénécal, Guertin, et de MM. Choquette, Gingras, Bernard, Marchand et Desrochers font les frais de la section «*Les Sentiments*». M. Lévesque esquisse, dans la section «*Les Hommes*», la silhouette de Mgr L. A. Paquet, de Mgr Camille Roy, de l'Hon. Alex. Taschereau et de MM. Henri Bourassa, Olivar Asselin et Henri Laureys. Sous la rubrique «*Les Oeuvres*», le lecteur apprend à mieux connaître la nouvelle Ecole Victor Doré, l'Institut Scientifique Franco-Canadien, la Caisse Nationale d'Economie, la maison Alfred Lambert Ltée ainsi que l'Association Canado-Américaine. Les principaux événements de notre vie religieuse, nationale, sociale, politique, économique, scolaire, artistique et littéraire sont résumés et commentés dans la section «*Les Faits*». Enfin suivent «*Le Bottin National*», compilation de noms et adresses très utiles, et «*Le Catalogue Analytique*» et illustré des Editions Lévesque, catalogue substantiel qui a lui seul mérite d'être conservé.

L'Almanach de la Langue Française se caractérise donc par sa variété, sa clarté, son actualité, et par sa grande utilité. «Le dessein de cet ouvrage, écrit M. Lévesque, se résume à «servir». Servir l'esprit par le débat des idées. Servir le coeur par des récits sentimentaux. Servir les hommes en dégagant leurs physionomies. Servir les oeuvres en révélant leur importance. Servir les faits en prolongeant leurs échos. Servir, surtout, les lecteurs, en sollicitant le concours de fidèles annonceurs qui permettent de vendre un Almanach de 272 pages, au modeste prix de \$0.35 franco, \$3.50 la douzaine et de \$25.00 le cent.

L'Almanach de la Langue Française est en vente chez l'éditeur, 1735, rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies et kiosques bien assortis.

«LA MUSIQUE AU SANCTUAIRE», par Eugène Lapierre.

Le Dr Eugène Lapierre, directeur du Conservatoire et organiste de Saint-Jacques, vient de publier aux Editions Albert Lévesque un ouvrage de 225 pages, sur la Musique religieuse et les habitudes de nos musiciens d'Eglise.

L'oeuvre est originale et l'auteur n'a pas hésité à faire une critique loyale de nos institutions maïtrisiennes. Le franc parler de l'écrivain relève encore la saveur du livre. Le dernier chapitre, «Querelle de lutrins», fera certainement du bruit. Il s'agit en effet de la trop fameuse querelle des signes rythmiques dont autrefois nous eûmes un écho jusque dans nos journaux les plus paisibles. L'auteur reporte aussi la discussion jusqu'aux origines de la musique actuelle et découvre au lecteur intéressé l'incontestable filiation grégorienne de la notation musicale et même des écoles de musique. Une autre découverte que cet ouvrage propose aux musiciens d'Eglise et même aux fidèles, c'est la valeur lyrique du Psautier, un des plus vénérables genres littéraires de l'histoire universelle, réservoir de lyrisme où Voltaire lui-même a puisé largement.

Le principal chapitre constitue sans doute une nouveauté en musicographie : «Le Style religieux et les moyens de la reconnaître». Grâce aux points de repère qu'y propose l'auteur, on peut à première vue et même à l'audition décider à coup sûr, entre deux pièces lentes, laquelle convient aux prescriptions du Motu Proprio. En somme, un ouvrage utile et qui s'imposait depuis longtemps, vu l'importance en notre pays de la musique religieuse, vu la valeur esthétique de ce genre dans lequel tous les grands maîtres ont produit quelque chef d'oeuvre.

«La Musique au Sanctuaire», est en vente au prix de \$1.00 l'exemplaire, à la Librairie d'Action Canadienne-française Ltée, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

\* \* \* \*

«L'INITIATION PRATIQUE A LA BOURSE», par Louis-A. Bélisle.

Cet ouvrage, qui vient d'être publié aux Editions Albert Lévesque, dans la série «Documents Economiques», est le premier du genre écrit en langue française dans notre pays. «Il s'adresse, dit l'auteur dans son introduction, aux spéculateurs occasionnels et à ceux qui font des placements à long terme. Son but n'est pas d'encourager la spéculation chez ceux qui n'ont pas les moyens de s'y adonner; l'intention première de l'auteur a été d'aider à prévenir les pertes qu'entraîne presque toujours une connaissance insuffisante des lois auxquelles sont assujétis les marchés mobiliers et les transactions de Bourse».

L'auteur a divisé son ouvrage en deux parties. Dans la première, il parle de l'histoire de la Bourse, des valeurs immobilières, de l'inscription des valeurs, des intermédiaires de Bourse, de la transaction sur marge, des moyens de protection, des prêts aux courtiers, etc, etc. Dans la deuxième partie, il envisage le côté pratique, en exposant la manière de faire des placements à long terme, la théorie des grands courants, les points que le spéculateur amateur doit surveiller dans ses opérations, etc, etc. Un dernier chapitre est consacré aux Bourses de marchandise, en particulier du marché aux grains de Winnipeg.

L'ouvrage se complète d'un index alphabétique très au point, qui contient les expressions courantes anglaises et françaises et permet de trouver facilement tous les renseignements désirés.

"L'Initiation pratique à la Bourse", volume de 385 pages, enrichi de nombreux graphiques dressés ou adaptés par l'auteur, est en vente, au prix de \$1.50 l'unité, chez l'éditeur, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

\* \* \* \*

"LA DEFENSE DE L'INTELLIGENCE", par *Hermas Bastien*.

M. Hermas Bastien, professeur à l'Université de Montréal, auteur de "Itinéraires philosophiques", de "Les Energies rédemptrices", etc, vient de publier, aux *Editions Albert Lévesque*, dans la série "Documents sociaux", un nouvel ouvrage, intitulé "La Défense de l'Intelligence".

Ce volume traite d'instruction et d'éducation. Question infiniment importante, si on l'envisage en vue de notre avenir national, avenir que l'auteur considère comme intimement lié à la défense de l'intelligence française et catholique en notre province. Le premier chapitre, "Rationalisons notre enseignement", donne le ton au livre tout entier. Chez un traditionaliste, la rationalisation n'a rien d'un zèle d'iconoclaste. Rationaliser signifie alors adaptation. Et un vaste programme est énoncé par ce seul mot adaptation. Tel programme embrasse les trois cycles de notre enseignement, primaire, secondaire et supérieur. Le point délicat, c'est l'enseignement secondaire. M. Bastien exprime ses desiderata en s'appuyant sur les autorités les moins contestables qui ont officiellement postulé et réclamé, entre autres réformes, une plus large part aux sciences dans nos humanités.

"La Défense de l'Intelligence", volume de 212 pages, est en vente, au prix de \$1.00 l'exemplaire, aux *Editions Albert Lévesque*, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

\* \* \* \*

"LE SPECTRE MENAÇANT", par *Joseph Lallier*, Québec, (831 Chemin Ste-Foy). (Prix : \$1.00).

L'auteur d'"Angeline Guillou" avait créé une impression favorable auprès du public. Son nouveau roman à thèse sera accueilli, nous en sommes convaincus, avec faveur non seulement par le clergé, les éducateurs, les religieux, en particulier, mais tous ceux qui, chez nous, et ils sont nombreux, Dieu merci, sont restés profondément attachés au décalogue et à tous les préceptes enseignés par notre Mère la sainte Eglise.

M. Lallier a charpenté, dans "Le Spectre Menaçant", un roman très vivant où l'action tient les lecteurs en haleine constante et que la jeunesse, en particulier, lira avec plaisir et profit. Je dis "avec plaisir" car il leur demandera peu d'effort d'imagination, et "avec profit" parce qu'il leur inculquera un respect encore plus grand pour le dimanche, de même qu'une aversion prononcée pour le mauvais théâtre.

L'auteur possède une imagination puissante et, de plus, libre de toute attache, il dit sa pensée simplement, de façon à n'offenser personne mais aussi de façon à en faire réfléchir un grand nombre. Nous n'affirmons pas que le nouveau roman est parfait et que l'on n'y rencontre pas, à plusieurs endroits, des scènes qui font sourire, parce qu'elles manquent un peu de vraisemblance. Le héros du roman est presque un surhomme, mais, puisqu'il s'agit d'un roman, nous ne chicanerons pas l'auteur sur ce point et il serait très reureux, d'ailleurs, de voir un tel être surgir au milieu de nous, dans le siècle d'opportunisme, de matérialisme et surtout de veulerie, que nous traversons. Nous ne craignons pas d'affirmer en toute sincérité que "Le Spectre Menaçant" de Joseph Lallier est un bon livre, que tout le monde peut lire, de plus, l'auteur sait bien faire jouer ses personnages de façon à mettre de la vie dans les pages de son récit. Qui pourrait exiger davantage d'un fonctionnaire consciencieux qui emploie toutes ses heures de travail, dans le jour, au service du public, et qui, les jours de congé et pendant les soirées, s'évertue à prêcher la bonne parole?

G.-E. MARQUIS.

\* \* \* \*

"A LA HACHE", par *Adolphe Nantel*. *Editions Albert Lévesque*. Prix : \$1.00.

La deuxième édition de ce volume s'épuise rapidement et une troisième, dit-on, en sera tirée prochainement. C'est donc un succès de librairie. Les succès de librairie, chez nous, sont tellement rares, lorsqu'il s'agit d'un livre canadien, qu'il faut bien admettre que l'auteur a de la veine ou que son travail sort de l'ordinaire. Or "A la Hache" sort de l'ordinaire. Ce n'est pas "Maria Chapdelaine", mais c'est une tranche de vie vécue par l'auteur et décrite par un écrivain piquant, et qui sait observer et raconter. "A la Hache" contient l'histoire de nos bûcherons réunis en groupes, pendant l'hiver, sous la direction de contre-mâîtres, pour abattre des pans de forêt, charroyer des billes sur les bords d'une rivière, les lancer à l'eau, au printemps, et les suivre jusqu'au moulin à pulpe.

Adolphe Nantel est un journaliste de carrière, mais peu connu en dehors des quelques localités où il a évolué. Son premier livre le met au premier rang de l'actualité. Il a réellement l'étoffe d'un écrivain original, et quelques pages de son livre pourraient fort bien faire partie d'une anthologie canadienne. Mieux que Louis Hémon, à notre sens, il est entré dans la peau du Canadien, a compris ses sentiments, saisi ses aspirations et a su apprécier sa vivacité d'esprit et sa jovialité proverbiale.

Si Louis Hémon fut un maître écrivain, au point de vue technique, il faut bien avouer que notre hiver canadien lui est tombé sur les nerfs, puisqu'il ne cesse

de larmoyer sur le sort de nos compatriotes pendant cette saison rigoureuse et qu'il met le lecteur étranger sous l'impression que nos hivers canadiens sont des calamités.

"A la Hache" est un hymne à la mentalité joyeuse, courageuse et fière de notre race, puisqu'il est reconnu que nos gens savent accomplir toutes les tâches, même les plus rudes, le sourire aux lèvres, en badinant et en défiant les obstacles les plus insurmontables.

Maria Chapdelaine a été la grande préoccupation de Louis Hémon et il en a fait une héroïne, muette si vous voulez, mais fort intéressante quand même, parce qu'elle a su résister aux attraites d'un tentateur qui voulait l'entraîner hors de la Province.

Adolphe Nantel esquisse bien, lui aussi, un roman, dans son livre, mais ce roman ou cette histoire de la "fille à Valade", comme il l'appelle, et de Philias L'Épicier, ne constitue, à bien dire, qu'un détail au milieu des nombreuses pages de description qu'il nous donne de la vie des bûcherons et de la vie, tout simplement, dans la forêt.

Si une troisième édition ne devait pas être tirée de ce volume, avec certaines corrections, nous aurions fait des réserves, car Adolphe Nantel nous a donné, dans certaines pages de son livre, quelques photographies un peu trop réalistes, et qu'il eut fallu retoucher avant de les jeter en pâture à tout venant. Est-ce à dire aussi qu'il faille approuver sans restriction la phraséologie hachée de l'auteur, certaines expressions risquées et l'emploi de termes ou d'épithètes impropres? Non, mais il ne faut pas chicaner l'auteur pour si peu, car ce sont là des vétilles, dirais-je, qui peuvent facilement être corrigées. Je n'admets pas non plus que l'on groupe dans une page toutes les fautes de mauvais langage que l'on peut entendre pendant un an dans un camp de bois rond. Encore sur ce point, Adolphe Nantel a exagéré, mais de nouveau, je le répète, ce sont là des vétilles qu'il peut corriger dans une troisième édition. Alors, mais alors seulement, son livre pourra être lu par tout le monde.

G.-E. MARQUIS.

## LE MAL EST EN NOUS

Par Joseph S. Blais.

La croisade de refrancisation de la publicité, entreprise par la Société des Arts, Sciences et Lettres, poursuit son cours.

En quoi peut-elle se rattacher au domaine économique?

Notre campagne n'est pas essentiellement et uniquement esthétique. "Embellissons nos demeures sans les défigurer", est une belle devise. Elle ne touchera quelques-uns de nos compatriotes, que si cette pensée se cristallise à travers les mailles de leur bourse.

Et encore...

Mais, pour certains esprits réfléchis qui s'appliquent à soulever le voile sonore des phrases et à regarder derrière le rideau, il y a plus.

Les adhésions qui nous sont venues de la part des sociétés soeurs, les lettres de personnages éminents, les opinions exprimées par la presse, enfin, les idées qui s'agitent autour de nous et qui s'expriment en actions, telle cette assemblée de jeunes patriotes tenue à Montréal dernièrement, sont autant de manifestations indiquant que le peuple est en proie à un malaise qui se traduit par un soubresaut de patriotisme. Notre campagne n'a pas le mérite de la nouveauté; elle n'a que celui de l'opportunité, du moment psychologique. Elle a irrigué le courant d'opinion latent depuis des années et, dans le remous de nos pensées secrètes, nous cherchons aujourd'hui à distinguer notre vrai visage. Il semble que la crise a aiguisé notre sensibilité et éveillé dans nos âmes la conscience des dangers qui nous menacent. Les crises procurent le salutaire avantage de replier l'individu sur lui-même et de le mettre en face des réalités. L'homme cherche alors la source vivifiante où retremper ses défaillances, il la trouve dans une fermentation patriotique, infail- lible fontaine de Jouvence, où les peuples puisent une

force toujours nouvelle, seul soutien et reconfort de leurs vies. Des problèmes abandonnés pendant les années de prospérité sont à jour. Il n'y a pas à se leurrer, le dernier demi-siècle a été pour nous une période néfaste. Non seulement nos progrès dans le domaine intellectuel ont été presque nuls, mais encore il y a eu déchéance au point de vue matériel. La plupart des professions non productrices se sont encombrées dans le temps même où s'accomplissait la ruine d'un grand nombre de nos producteurs. La survivance française en Amérique est entourée de dangers. Menacée par des influences dont il ne faut pas parler, menacée par les anglicismes qui dénaturent notre langage, menacée par la perte de notre fierté, par notre apathie, par l'asservissement de nos âmes, par l'infiltration américaine, et au surplus par l'émancipation de nos idées en matière de morale et de religion, résistera-t-elle aux influences qui l'entourent? Des symptômes d'affaiblissement s'accusent de plus en plus parmi nous. C'est pourquoi il y a des esprits qui s'inquiètent de notre capacité de résistance à l'absorption. Conserverons-nous longtemps encore notre langue française? Si le lien fédératif qui unit les provinces se rompt sous la poussée des populations de l'Ouest quelle serait notre position dans le grand tout composite?

Il y a des signes dans le temps et dans l'espace qui nous inclinent à des réflexions profondes, et les réactions que la croisade de notre société a suscitées, démontrent que le mal est en nous et que c'est en nous qu'il faut le détruire.

Depuis la cession nous avons triomphé de dangers aussi grands que ceux d'aujourd'hui. Mais les temps ont évolué, sommes-nous préparés? L'avenir ne cesse d'être inquiétant.

Comme notre mouvement touche au domaine matériel — car en somme nous craignons que notre portefeuille soit affecté si les touristes nous délaissent — il serait peut-être bon de jeter un rapide coup d'oeil sur notre évolution économique.

Pour savoir où nous allons, sachons un peu d'où nous venons. Peut-être que ce tableau brossé noir sur blanc ranimera des courages chancellants, ravivera des justes et légitimes orgueils en regard de l'indomptable effort de nos ancêtres, ou suscitera des ambitions en perspective de l'avenir qui s'offre à nous dans ce pays qui n'est presque plus le nôtre. Nous sommes partis d'une si profonde misère intellectuelle et matérielle que notre expansion économique est un fait historique plus frappant que la conservation de notre langue et l'accroissement de notre population. Jamais il n'y eut plus grande pitié que celle des Français du Canada au jour de la cession du pays aux troupes anglaises.

Le général Wolfe avait brûlé 1400 fermes, réquisitionné tous les bestiaux, détruit toutes les récoltes et les instruments pour cultiver la terre, de Trois-Rivières jusqu'en bas de Québec. Amherst et Murray complétèrent la destruction. La guerre durait depuis cinq ans, les colons avaient été pressurés par Bigot et ils mouraient de faim. La France avait renié sa dette envers les habitants.

Elle perpétra une banqueroute de quarante millions et cette perte retarda notre élan économique pour un siècle. Les choses nécessaires : nourriture, instruments, bestiaux, matériaux, s'achetaient dans une monnaie dépréciée à 90% de sa valeur. Pas de grains, pas de foyers, pas d'argent, rien que le désespoir et la haine contre le vainqueur. La plus grande partie du clergé nous quitta et la noblesse passa en France. Les seigneuries, 178 sur 213, furent acquises par les Anglais, et du jour au lendemain, ils devinrent nos seigneurs. L'Angleterre s'empara des biens des Jésuites, et son collège fut converti en caserne. Croyant les protéger, la France avait entouré les colons de toutes sortes de barrières, si bien qu'à la conquête, ils n'avaient pas de commerce, pas d'industries, la terre qui leur restait était mal cultivée, et dans le plus beau pays agricole du monde, le paysan gagnait tout juste sa pitance quotidienne. Délaissés par la France, abandonnés par tous, traités en parias, craignant d'être déportés comme les Acadiens le furent, les Français du nouveau monde, déchus, vaincus, étaient en face d'un vainqueur arrogant, pourvu abondamment de capitaux, et voulant tirer tout le profit de sa conquête, voilà les conditions de la naissance de notre peuple. La peur, la faim, la pauvreté, d'un côté, la morgue, le dédain, l'injustice, de l'autre; tels furent les parrains qui entourèrent le berceau de notre nationalité. Nous étions en vérité un peuple de deshérités. Nous n'avions pas d'institutions d'enseignements primaire et élémentaire, les professeurs et les livres mêmes manquaient. Les juges étaient anglais, ignorants et par surcroît, quelques-uns étaient des bandits. Seuls les avocats anglais avaient droit de plaider et le langage qu'ils comprenaient le mieux était celui des guinées. Les colons anglais reçurent des secours nombreux de la couronne, en argent, en hommes instruits, en artisans habiles. De très considérables concessions en terres leur furent octroyées. Rien ne fut accordé aux Canadiens. L'Angleterre durant le 19ième siècle

versa un milliard cinq cents millions de dollars pour le Canada. Pas un sou ne vint à des entreprises, à des oeuvres canadiennes-françaises. Nous ne participâmes pas, faute de moyens et de compétences, aux grands travaux de développement du pays. Pour la même raison la grande industrie nous resta fermée. Au surplus on voulait nous protestantiser. C'est dans ces faits économiques que l'on peut trouver la raison de la supériorité des Anglo-Saxons du Canada. Ils eurent tous les avantages, et nous, rien. Nous étions dans une nuit profonde. Et malgré tout, oubliant tout, ce furent nous, les parias, les ostracisés, les vaincus, qui conservèrent le Canada à l'Angleterre lors de la révolution américaine. Ce dévouement frappa la Chambre des Lords. L'acte de Québec nous récompensa. L'aurore du jour pointait enfin dans le ciel de nos destinées. Soumis aux lois, luttant en silence, croissant en force et en nombre de jour en jour, nous allâmes cependant notre chemin pénible guidé par notre clergé. Lentement nous relevions la tête; nos revendications, aidées par la multiplicité de nos berceaux, se firent de plus en plus véhémentes. Étapes par étapes, nous avons conquis nos libertés religieuses, nationales et politiques. Parallèlement notre patrimoine s'agrandissait, et après cent ans d'efforts nous étions enfin maîtres dans notre province, mais au point de vue économique nous étions cent ans en retard. Nous nous battîmes pour la conquête des droits de tous jusqu'en 1867.

Ayant atteint notre but ultime, il semble que nous ayons épuisé notre force. Jusqu'à la Confédération nous avons fait des progrès matériels signalés, mais depuis ce temps, hélas, nos activités furent purement politiques. Nous sommes restés stationnaires, tandis que nos compatriotes anglais marchaient à pas de géants à la conquête totale du pays. C'est pourquoi nous nous demandons aujourd'hui ce qui nous reste. Oui, en vérité, où allons-nous? Et c'est ici que la croisade de notre société, toute humble en face des grands problèmes qui nous assègent, prend une importance plus grande que la pensée qui l'inspira.

Que chacun de nous dans le cours de sa vie courante se pose cette question : que deviendrons-nous? Et chacun trouvera une lacune à combler, un défaut à corriger dans son foyer ou dans ses transactions d'affaires.

Pensons en français, parlons français, annonçons en français, déposons nos fonds dans des banques canadiennes-françaises, prenons nos loyers de nos compatriotes, achetons des marchandises ouvrées, offertes et vendues par les nôtres, soyons catholiques romains en pensées et surtout en actions. Refrancisons notre mentalité. Réfléchissons avant de conclure une transaction, s'il n'est pas possible de favoriser un canadien-français. Economisons, enrichissons-nous honnêtement, bannissons la politique et soyons pratiques. Imitons les anglais. S'ils nous méprisent, s'ils nous méprisent, rendons-leur la monnaie de leur pièce : mépris pour mépris, dédain pour dédain. Regardons-les bien en face. Nous n'avons pas à baisser le regard. Nous sommes leurs égaux. Servons-nous de nos yeux, non pour verser des larmes sur leurs succès, mais pour voir, lorsqu'il le faut, nos tristes misères.

Nous le répétons, le mal est en nous, c'est en nous qu'il faut le détruire.

(Suite à la page 14)

## PROPOS LITTÉRAIRES

“Napoléon Bourassa”, d’après sa correspondance.

Rien n’illustre mieux le caractère et la tournure d’esprit d’un homme que sa correspondance.

Aussi les lettres, quand il s’agit d’un écrivain disert comme l’est Napoléon Bourassa, c’est toute son âme d’artiste éprise d’idéal beauté qui transparait dans les pages intimes, où il se livre tout entier.

C’est tout d’abord dans ses pérégrinations à travers l’Italie que s’éveille et s’affirme sa vocation artistique, où à Rome, à Florence, il prend contact avec les chefs-d’oeuvres de l’antiquité et de la Renaissance qui s’en inspire constamment au long des siècles.

Naples! qu’il qualifie de “berceau d’harmonie”, le séduit.

“Son site, nous dit-il, est des plus heureux, le coup d’oeil sur ses environs est délicieux, comme celui qu’on a du cap de Québec, dans un beau soir d’été”.

Cette terre d’Italie c’est en effet sa patrie d’élection : “Mais quand on visite ce pays en détail, la variété des tableaux, la grandeur de la nature, la richesse du sol, le pittoresque des habitations et toujours ce beau ciel, pénètrent l’âme d’un charme enivrant et attache à cette terre”.

Aussi cette correspondance, au cours de ce merveilleux voyage d’Italie, s’émaille-t-elle de magnifiques descriptions qui ne seraient inférieures à aucun des célèbres devanciers, artistes ou écrivains, pèlerins enchantés à travers cette lumineuse et splendide contrée, surnommée la terre de miracles.

En voulez-vous un aperçu éblouissant : “En face, la riante baie de Naples du Cap Micène, au promontoire de la Campanella, baignait un long cordon de montagnes, agrestement coupées, de distance en distance, de châteaux forts, de ruines, de couvents, de vieilles tours et de petites villes, se dessinant en blanc sur la fumée bleue du lointain”.

“Toute beauté vraie, nous confie-t-il, dans la création, éveille habituellement en moi une émotion intraduisible, elle me fait aimer la vie, mes semblables, Dieu, et plus que jamais. Ici, la région ajoute à la magnificence du cadre le charme de sa poésie mystique”.

A peine rentré à upays, il se livre à ses travaux, quelques tableaux sont sur leur chevalet, attendant la dernière touche. Bref, il vit en dehors des réalités. “J’aime la solitude et le manège parlementaire ne serait donc pas propice à mon art, répond-il à ceux qui le voudraient voir solliciter des suffrages populaires”.

Ses lettres, elles sont pleines de charme et d’abandon, écrites au fil de la plume, comme dans celle-ci, datée de Montréal (8 décembre 1871).

“J’étais bien déterminé à vous aller voir durant ce jour de fête et de répit. Je regrettais seulement de n’avoir que la journée à donner à ce plaisir. Demain, on va jeter à bas nos derniers échafaudages, et puis être absent durant cette opération, ne serait-ce que pour chanter mon magnificat, quand elle sera termi-

née... Je serai bien aise de descendre des régions de l’idéal et du surnaturel pour voir un peu comment coulent aujourd’hui les bonnes choses de la terre, car je vous avoue, chère cousine, que j’ai conservé quelque attachement pour elles”.

Et puis, ces lettres, elles sont toujours d’un artiste inné, mais qui s’y révèle aimable et gouailleurs : “Notre, votre, leur grand Ouimet est ici long comme un chemin de fer du Pacifique. Je vais l’inviter à dîner si je crois pouvoir le loger d’un bout à l’autre”.

Plus loin : “Tous les soirs, je regarde coucher le soleil. Je vais aux bleuets. J’ai envie de brouter le soleil. Les artistes, dans notre pays, semblent ne pas être nés pour peindre le paysage, mais pour le manger”.

“Le ciel, les arbres, l’eau, tout cela me paraît le seul encadrement qui convienne au bonheur. Et quand cela me manque, tout me manque”.

Une bonne partie de sa correspondance témoigne de sa cordialité, de l’affectueuse tendresse dont il entourait tous les membres de sa famille, particulièrement ses petits-enfants, devenus pour lui une véritable joie de sa vie, s’évertuant chaque jour à pratiquer l’art d’être un bon père et un éducateur.

“Mes chères petites-filles : J’ai reçu la semaine dernière vos deux bonnes lettres pleines d’affection et de jolies pensées. Merci! Véritablement si le bon Dieu et la Sainte Vierge écoutent mes petites babillardes d’un côté et de l’autre leur papa, je ne sais qui alors pourra trouver le tour de se faire entendre”.

Ce qui d’ailleurs ne l’empêche pas de prôner auprès de son fils Gustave, l’importance avec les études religieuses, celles de la philosophie qui sont à la base de toute culture, qu’il déplore être à la baisse dans les milieux professionnels : “Ces études philosophiques, elles constituent l’autorité du juste dans la conscience, ce qui fait la force de l’esprit. Je suis péniblement affecté depuis quelques années de ce qui semble un abaissement dans le caractère et l’esprit nationaux”.

Paroles pleines de sens, et qui démontrent sa préoccupation constante à coopérer au relèvement social par la création d’oeuvres artistiques capables d’inspirer l’amour du Beau et du Vrai.

A ce propos, ne nous fait-il pas la confiance, dans une de ses lettres, qu’au sujet du monument Maisonneuve, qu’en collaboration avec Hébert, il espère avoir des commandes qui aideront à la fondation d’une école de sculpture et de statuaire canadienne qu’il avait tant à coeur.

Ainsi, à travers toute cette correspondance intime, nous apparaît tout l’homme à l’âme d’élite qui ne fut pas seulement un artiste peintre, un architecte et un écrivain, mais aussi un éducateur ayant à coeur de répandre autour de soi et parmi ses compatriotes le culte du Beau, de l’idéal vers lequel tendaient instinc-

tivement toutes les facultés de son être et auquel il avait voué toute sa vie et consacré toutes ses facultés créatrices.

Son nom reste heureusement attaché à certaines oeuvres architecturales et littéraires qui perpétueront sa mémoire, celle du grand artiste qu'anima toujours l'amour du Beau dans toutes ses formes, soutenu par un immortel espoir.

## Le mal est en nous

(Suite de la page 11)

Nous ne sommes pas méchants; nous ne sommes que des inconséquents. Le tempérament lymphatique est le plus dangereux en matière patriotique : le tempérament de ceux qui disent : "A quoi bon; pourquoi se battre contre les moulins à vent; nous risquons de contracter le rhume; que nous soyons Canadiens français, Anglais ou Américains, qu'est-ce que ça peut bien faire?" Nous ne répondrons pas à ces amorphes, qui oublient que si nous ne restons pas Canadiens français, sans altération et sans mélange, nous serons toujours sans influence parmi les groupes qui nous débordent: ni Anglais franchement, ni Français absolument, des méfis, quoi!

C'est notre destinée de rester isolés et de former un tout à part. L'histoire l'a voulue, la Providence l'a décrétée. Il faut pénétrer nos âmes, avec la foi d'un symbole, le symbole des Canadiens français, que plus notre groupe sera homogène, fort par la pensée, puissant par le vote, influent par la richesse, inattaquable dans son foyer, plus nous serons respectés, honorés et craints. Parmi les forts, n'oublions pas que se sont toujours les faibles qui sont mangés. Je me refuse à l'idée d'être mangé.

Sera-ce pour cela que nous descendons de ces vaillants, toujours plus tenaces sous les entailles; de ces paysans ancrés dans la terre de toutes leurs fibres, de ces fidèles soldats d'une cause perdue, de ces coureurs des bois obscurs et intrépides, pour finir aujourd'hui, reniant tous les espoirs ancestraux, inertes et obscurs, ennuyés d'une grande race, mêlés à tous les résidus que les bas-fonds et ghettos ont déversés sur nos rives? Je ne le veux pas et vous ne le voulez pas non plus. Or, si nous devons quelque amour à nos devanciers, il est de notre devoir le plus sacré de conserver leur héritage intact, de le maintenir dans sa force et sa puissance; plus encore, de le hausser sur le piédestal de notre foi infrangible, pour le transmettre à nos enfants, avec piété, comme une arche d'Alliance, et, de jalon en jalon, fixant toujours plus loin devant nous notre idéal, ne faire qu'un seul tout avec le sol, par notre langue, notre religion, nos coutumes et notre caractère français.

Que chacun de ceux qui nous font l'honneur de nous lire, prenne la résolution de surveiller sa conduite dans toutes les manifestations de sa vie intérieure et extérieure, afin que ne s'éteigne jamais dans leur âme, le flambeau immortel de la civilisation française, dont nous avons la garde et la mission d'assurer la survivance au Canada.

Il serait cependant à souhaiter qu'on pût, quelque jour, réunir en une exposition rétrospective ses meilleures peintures, aquarelles, fusains et dessins, d'une touche si délicate et si sûre, laquelle serait une révélation et un enseignement, un contraste frappant avec des oeuvres contemporaines trop hâtives, où le souci de la composition et de l'agencement des valeurs est absent et dissimulé sous la profusion des tons violents et criards, résultat d'un impressionisme outrancié.

JULES-S. LESAGE.

## L'érable

L'érable, l'emblème du Canada, appartient à la famille des Acéracées. Il est très répandu dans notre pays à cause de sa beauté et surtout de sa grande utilité : il est employé pour la menuiserie, l'ébénisterie, et aussi pour le bois de chauffage. Sa préfoliation est dite : plissée; au printemps, chaque branche et ramille portent, telle une goutte d'or, de gros bourgeons en amande qui se déplissent à mesure que le soleil devient plus pressant et l'air plus chargé de rumeurs de vie... Et le voilà paré pour l'été. Sous la baguette merveilleuse du printemps, il se transforme en une énorme corbeille débordante de feuillages neufs, en une puissante fontaine de verdure, qui, semble-t-il, vient de jaillir du sol, tout d'une pièce. Ses fleurs polygames contiennent un suc aqueux et paraissent avant les feuilles. C'est ce qui le différencie de plusieurs autres arbres. Ses feuilles, vertes au printemps et changeantes à l'automne, sont très découpées. Une attention spéciale doit être donnée à l'érable à cause du rendement qu'il produit au printemps, s'il est plein de vigueur, de santé : au moyen d'une pointe de fer, on marque d'une entaille l'écorce de l'érable, on y suspend un vaisseau de métal blanc, au creux duquel l'érable verse généreusement son pur nectar. C'est ce qu'on appelle vulgairement : eau d'érable. Elle est ensuite amassée, puis portée avec soin à l'évaporateur où la vertu du feu la réduit en sirop ou en sucre prometteur.

Maintenant que vous le connaissez à son apparence et à son extérieur, laissez-moi vous parler de l'âme de l'érable, de cet apôtre à la voix douce et grave, qui prêche dans nos bois les leçons du passé.

Ancré depuis longtemps dans notre bonne terre, l'érable a vu passer la race des aïeux. Son tronc dur et rugueux conserve les empreintes de tant de vaillants fils de la France d'hier dont les noms sont gravés sur son écorce, à côté des beaux noms glorieux que l'Histoire ennoblit : c'est Cartier franchissant l'océan pour donner à son Roi l'immense Canada; c'est Champlain, fondant la colonie avec des fleurs de lis; c'est Talon, c'est Jolliet, c'est Louis Hébert traçant le sillon des premiers laboureurs; c'est Dollard des Ormeaux mourant pour sauver la race française aux bords du Saint-Laurent; c'est Frontenac répondant aux Anglais par l'airain du canon, et plus tard Montcalm; c'est Mgr de Laval, le pasteur et l'apôtre; c'est Madeleine de Verchères, cette âme de dévouement, d'amour et de bonté; c'est toute cette lignée auguste de héros qui ont su mettre la foi du Christ dans les coeurs et mourir en montrant le Ciel à leurs bourreaux.

## Montréal à 90 minutes de Québec

(Troisième partie) \*

par Lorenzo MASSON.

A mesure que nous prenons de l'altitude, la ville des Trois-Rivières se dessine mieux, au confluent du Saint-Maurice et du Saint-Laurent, parmi ses montagnes de bois de pulpe et ses gâteaux d'usines fumantes. Sa physionomie porte la trace profonde de l'homme, dont les travaux ont réduit en un esclavage fructueux les forces désordonnées de la nature. Ici foisonnent les jambes grêles des viaducs et les collets hauts des écluses. La terre se rétrécit dans le filet entrecroisé des boulevards, des rues et des ruelles. De gros insectes ventrus s'y traînent à la queue leu leu : des autos filant à 40 milles et que nous dépassons à 120 milles à l'heure.

Nous nous élevons de plus en plus, et l'énergie du moteur fournit son plein effort.

Quelle délicieuse impression de se laisser balancer dans ce berceau aérien, avec une confiance d'enfant dans le mentor dont la finesse et la sûreté de pilotage donnent à nos évolutions un caractère de facilité élégante à laquelle nul ne peut être insensible ! Que l'on comprend l'exaltation des aviateurs pour leur métier, quand on assiste aux réactions mécaniques répondant instantanément aux manoeuvres réfléchies, mais presque spontanées du pilote, qui fait corps avec sa machine ! Mais on oublie trop souvent le travailleur inconnu honnêtement appliqué, parfois même sacrifié à sa tâche, et dont les longs efforts techniques et les essais obstinés nous valent ces saines voluptés.

Accrochés à mille pieds d'altitude, nous retraversons le fleuve à la Pointe-du-Lac. Notre ombrage cruciforme effleure de nouveau la transparence de l'eau tranquille.

Quelle est cette rivière filtrée dans un delta de sable où trois îles boisées donnent à l'estuaire un décor de féerie ? C'est la rivière Nicolet, enrichie, à quelques milles en amont, des eaux de la rivière Pontgravé.

Les coupes et les clochers de la ville de Nicolet, sise à deux milles du fleuve, indiquent le caractère de ce siège épiscopal important, de ce foyer d'éducation, en même temps que centre judiciaire et point de jonction de deux chemins de fer qui l'encerclent en partie de leur double lacet.

Après un demi-tour à droite, nous longeons la route provinciale Nicolet-Yamaska. Abondamment bordée de fermes et de chalets, elle se détend de sa raideur dans les petites agglomérations qu'elle traverse, parfois en s'appuyant sur le coude, dans une attitude langoureuse. Elle semble ensuite se hâter comme nous vers le même but fixe : Saint-Hubert. Elle fait escale à La-Baie, serre de près la gare de chemin de fer, et nous rejoint pour continuer la course. Mais, sans

\* Les deux premières parties ont paru dans les numéros d'octobre et de décembre 1932.

doute épuisée, elle titube, fait des zig-zags et, disqualifiée, s'en va se perdre sous les ombrages de la forêt qui regarde, placide, couler la rivière Saint-François. Cette dernière nous apparaît flanquée, un peu plus haut, de Pierreville et de Saint-François-du-Lac, soeurs siamoises mieux reliées par un pont neuf que par les vieux baes.

Une voie ferrée apparaît, que nous suivrons jusqu'à Yamaska. Elle a franchi avec nous le viaduc de la rivière Saint-François, elle étire maintenant ses quatre rails parallèles, évoquant une portée de musique grégorienne qui attend ses notes carrées. Un train surgit là-bas comme un point mouvant, mais grossit rapidement, grâce à nos deux vitesses convergentes. Son mouvement onduleux, si lent comparé au nôtre, ressemble bien à une reptation. Quand donc les hommes cesseront-ils de ramper dans ces bas-fonds pour évoluer dans l'azur et la sérénité du ciel ?

Un dédale de pointes, de lagunes, de mers intérieures, d'archipels, s'offre à nos yeux, là-bas, à droite : l'embouchure si accidentée de la rivière Yamaska. Ce cours d'eau agile et pittoresque égaye, jusqu'à Saint-Hyacinthe, les nombreuses habitations égrenées le long de ses rives. Mais comment puis-je vaguement distinguer ce que je crois être la ville de Saint-Hyacinthe, sise à une vingtaine de milles d'ici ? L'altimètre me répond que nous évoluons maintenant à 3,000 pieds et que, de ce fait, mon champ de vision s'est considérablement accru.

\* \* \* \*

Le fait est que la terre confond maintenant à mes yeux la variété de ses cultures. Je ne considère plus que l'ensemble des espèces vivantes. Il n'y a pas d'épinettes ni d'érables : ce ne sont que masses imprécises de forêts où s'enchevêtrent les rubans des rivières et les fils ténus des chemins. A cinq mille pieds, un village ressemble sensiblement à un autre village : il est posé sur un noeud de routes qui paraissent identiques. Le spectacle est immense et inattendu, et on peut difficilement jeter des noms là-dessus.

L'impression d'avancer est de moins en moins sensible. Le tachymètre marque 125 milles, quand nous ne paraissions pas fendre l'air à plus de 25 milles à l'heure. A l'abri de la carrosserie fermée, nous avons l'illusion de goûter une facile et reposante promenade à modeste allure. Et cependant nous atteindrons l'étape bien avant la plus rapide Rolls-Royce qui, à plein gaz, brûlerait les distances sur une route où l'obstacle est toujours moins visible, le danger encore plus menaçant et les chances de l'éviter sont d'autant moins grandes que l'on va plus vite.

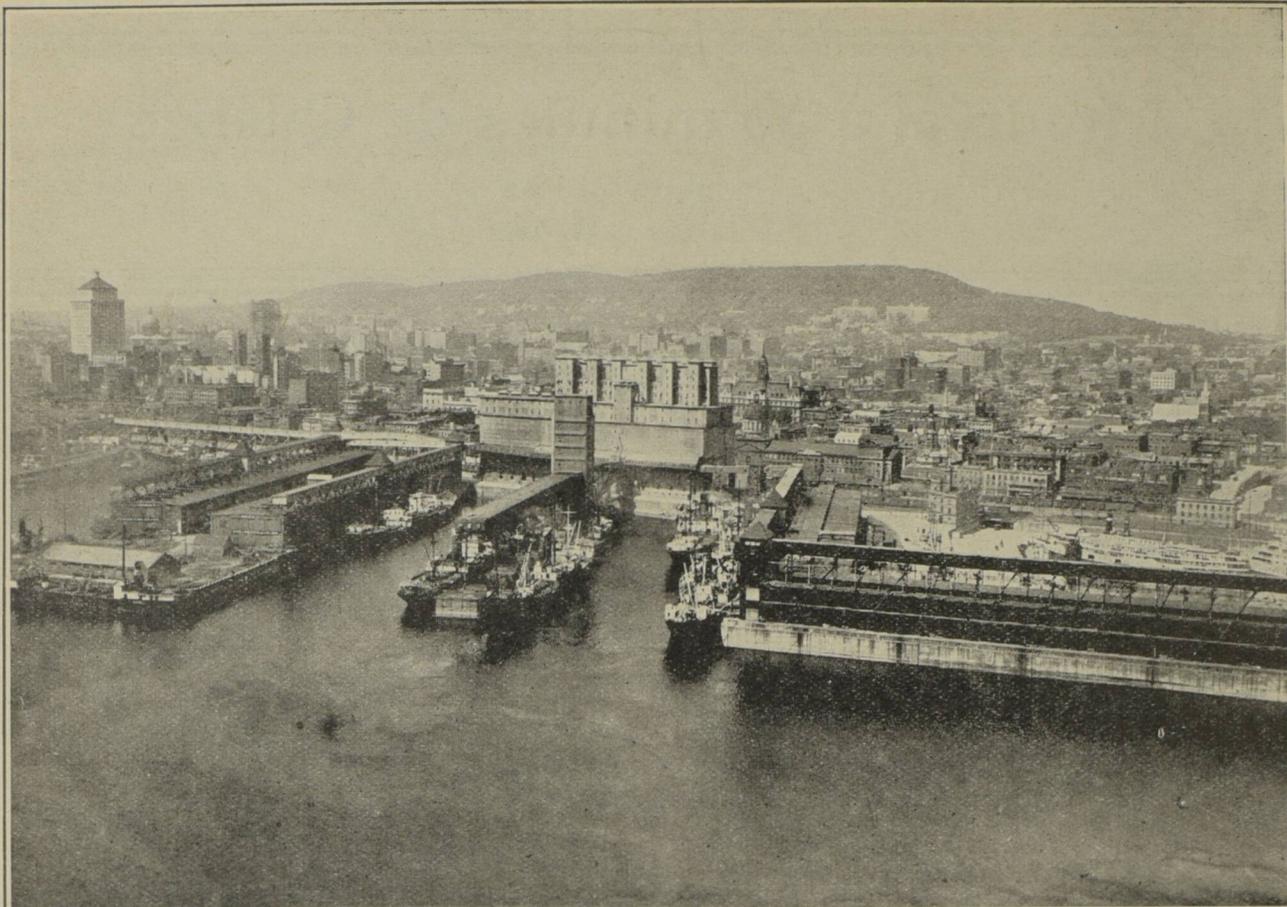


Photo Canadian Airways, Ltd.

Cliché de "La Revue Populaire".

*MONTREAL. — Une partie du port, de la ville et, du Mont Royal, en arrière.*

Sorel, que je voulais observer, s'enfuit à tire-d'aile et ne tarde pas à disparaître.

\* \* \* \*

Avec la vision extérieure s'agrandit la contemplation intérieure. Ainsi emporté à cinq mille pieds d'altitude, j'ai le sentiment d'être ici fort peu de chose, et cependant, comme le héros de Corneille, plus que jamais

*"Je suis maître de moi comme de l'univers"*.

Les eaux paisibles de cette nouvelle rivière dont nous suivons un instant le cours et qui ne peut être que le Richelieu, s'en vont, selon leur destin, s'engloutir à jamais dans le courant du fleuve, dont la puissance est faite de l'apport de toutes ces rivières qui sacrifient leur beauté propre et même leur identité au bénéfice du plus grand, du plus fort, du survivant.

Ainsi s'écoulent nos existences, qui doivent, bon gré, mal gré, s'évanouir un jour dans l'Océan des forces inconnues, vers lequel nous pousse la Fatalité inexorable. Et la profonde pensée du frémissant Voltairre surgit à ma mémoire :

*"Atomes tourmentés sur cet amas de boue,  
Que la mort engloutit et dont le sort se joue,  
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,  
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux,  
Au sein de l'infini nous élançons notre être,  
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître"*.

Et de Vigny conclut à mon oreille :

*"A voir ce que l'on est sur terre et ce qu'on laisse,  
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse"*.

Aussi, nulle tristesse ne ternit mes méditations intimes. A quoi bon se livrer à l'angoisse de ne pouvoir percer prématurément l'ultime secret de l'existence, dont le rayonnement universel a ses lois absolues? Ne sont-elles pas, d'ailleurs, de mieux en mieux connues, ces lois de la nature qui seules ne varient point ni ne trompent, et dont la révélation s'enrichit sans arrêt, en se transmettant d'une génération à l'autre, grâce à la solidarité intellectuelle maintenue, au cours des siècles, souvent au prix de leur vie, par les courageux apôtres de la vérité scientifique? Et ma fierté, à moi, c'est de me sentir en union d'esprit et de cœur avec tous ceux qui, morts ou vivants, au fond de la couche inférieure de ce vaste océan aérien où je redescendrai bientôt, ont cherché leur voie en poursuivant, envers et contre tous, un but utile et humanitaire, tirant le plus qu'ils purent du peu qu'ils eurent.

C'est un des plus beaux moments de mon envolée. Ces pensées me viennent en contemplant de haut le panorama magnifique qui s'offre à moi et dont je jouis pleinement.

Plus que le pullman, plus que le salon le plus luxueux du plus riche transatlantique, l'avion vous donne l'impression d'une évasion prodigieuse de toutes les contrariétés de la vie.

\* \* \* \*

Quel est l'homme qui, sous l'emprise d'un tel spectacle extérieur et d'un si profond contentement intérieur, et se sentant en outre dans une sécurité absolue en plein champ d'azur, laisserait germer dans son âme le désir de redescendre chez les mortels? Hélas! on ne peut rester indéfiniment en contemplation. De seconde en seconde, ma pensée et mes sens, en même temps que l'avion, retombent vers la terre.

Montréal s'annonce au loin par des fumées pesantes encadrant les silhouettes estompées des nombreux gratte-ciel qui rompent la netteté de l'horizon. Cette masse grisâtre ressemble à un bloc de minéral où le métal natif renvoie par endroits des éclairs.

Les nombreux îlots qu'a semés l'île Sainte-Thérèse autour d'elle ont fait leur apparition sur le fleuve et se détachent de plus en plus les uns des autres. Surfaces flottantes, grises, vertes, jaunes, inondées de lumière et où l'on voit, çà et là, s'accrocher quelques cabanes et de pauvres petits champs.

Plusieurs voiles gonflées se promènent dans ce labyrinthe d'îlots qui ressemblent à des poissons morts à la dérive.

Tassé entre la blanche cicatrice d'un ruisseau et ces petits tapis jaunes que sont les champs de blé mûr ondulé par le vent, le village de Boucherville nous montre son visage rieur et opulent.

Notre char aérien a traversé dans sa longueur la plus grande partie de la forêt de Verchères et s'éloigne du Richelieu en effleurant le mont Saint-Bruno, dont la cime se couronne avec poésie de trois lacs endormis. C'est un chef de file : après lui, les monts Saint-Hilaire et Rougemont s'approchent de la mer comme un lourd troupeau de mammouths du royaume de Brobdingnag qui viendraient s'abreuver au fleuve.

Admirable toujours, cette vaste scène de la nature vers laquelle nous redescendons pour de bon! Quelle paix et quelle richesse au sein de ces champs de blé, d'avoine, d'orge, de seigle, de pommes de terre, ces prés de trèfles et de mil, ces pommiers rabougris et ployant sous le faix!

La part de chacun peut être parfois petite, mais tout homme courageux peut aujourd'hui se tailler une belle place au soleil et vivre libre. Et dire que des êtres humains, dédaignant ou ignorant ces splendeurs, s'évertuent à faire naître la guerre et l'injustice sur le sein d'une telle beauté féconde!

Je m'efforce, par réaction, de ne penser à rien, pour mieux voir objectivement les choses, car un nuage sur l'âme change et décolore un paysage beaucoup plus qu'un nuage sur l'horizon.

La terre revêt des formes de plus en plus définies, et les montagnes élèvent leurs sommets à mesure que nous approchons du sol.

C'est avec lenteur que nous nous abaissons. Notre oiseau devient-il paresseux ou si c'est à regret qu'il retourne à la terre, sur laquelle ses ailes sont si encombrantes et où il va perdre la gloire triomphante que l'homme lui avait prêtée?

Un coup d'oeil à ma montre me fait soupirer en moi-même : Déjà!

Je n'ai pas le temps de revenir de mon étonnement qu'apparaît, à peu de distance, le grand pylône de fer surmontée de la tour bigarée de pointes jaunes et noires, où s'amarra le R-100, et qui semble encore faire signe, de son bras levé vers le ciel, à quelqu'un qui viendra peut-être un jour...

(A suivre)

# La Côte Nord

CHRONIQUE DE LA MER ET DES GREVES

Par Auguste GALIBOIS

(Suite du numéro de décembre)

A cet âge de sept ou huit années, les scènes, les paysages, les reflets mobiles de la mer ondoyante et des cieux changeants, le cri ou le chant des oiseaux sauvages, les bruits divers, les échos des mornes, les voix grondantes de l'océan, les senteurs des grèves, l'odeur du goémon et des algues, la saveur de certains fruits rares et délicieux, comme la gaulthérie ou la "chicoté" des sauvages qu'on appelle "mûre blanche" en Normandie et "éphémère" en Bretagne, le "rubus chamomorus" de Linné, dont l'existence ne dépasse pas quinze jours,—tous ces éléments produisaient sur mes sens une impression profonde et se logeaient pour toujours dans ma mémoire. Comme le Louis Lambert de Balzac, j'étais, sans le savoir, heureux d'exercer cette faculté inouïe, délirante, de conserver dans mon âme d'enfant songeur le souvenir délicieux, clair, éclatant ou sonore des objets extérieurs.

L'habitude m'en est restée, mais sous prétexte d'introspection, n'allongeons pas notre récit, et "cultivons notre jardin" comme dit Candide.

\* \* \*

Nous eûmes au temps des fêtes, chez mon oncle Joseph Galibois à la Pointe-à-Maurier, en janvier 1885, l'occasion de revoir Jos. Hébert. Il arrivait de Blanc-Sablon et devait repartir le lendemain pour les Sept-Îles. Mon oncle logeait chez lui cette semaine-là, une douzaine de visiteurs : mes jeunes cousins et mes jolies cousines.

De l'observation d'une vie entière, sur l'écran de mon existence fort mouvementée, où les silhouettes s'agitent aussi nombreuses, peut-être, que la population d'une grande ville, je n'ai jamais connu d'homme aussi singulièrement comique, ni d'une tournure aussi désopilante, que notre postillon labradorien. Il se prêtait facilement à la raillerie, sûr de pouvoir la rendre, mais il aimait surtout à mystifier les gens. Il parlait avec facilité et de tous les sujets.

Ami de tout le monde, confident adroit et matois de toutes les femmes, il colportait les nouvelles, comme Cyrano au couvent, non sans les déformer.

Naturellement, la pêche et la chasse formaient la base de la plupart des sujets qu'il traitait, étaient les principes mêmes de sa conversation, — nourrie de faits, de gestes et d'aperçus burlesques — puisque l'industrie incertaine de la mer et la capture des bêtes étaient alors les éléments essentiels de la nourriture et des amusements, des affaires, des regrets, des espérances, de la fortune et de la vie même des gens de la Côte. C'est la pêche qui décidait des mariages, des départs ou des arrivages, des migrations à divers endroits des novices désappointés ; c'est la pêche qui conduisait généralement

tout : les achats et les ventes, les prêts et les emprunts, la rénovation de l'outillage, l'acquisition d'une toilette nouvelle, ou le renvoi d'un employé trop coûteux. Sur ce fond de première importance, Jos. Hébert lançait ses brocards ou tramait ses farces à retardement.

Assis à un bout de la table pour une partie de quatre-sept, il riait joyeusement dans sa barbe et se mordillait la moustache avec frénésie, pendant que mon cousin Jos. Collard, mal à l'aise à l'autre bout, tirait de lentes bouffées de sa pipe et fréquemment crachait avec un dégoût marqué. J'observais Hébert avec curiosité, et Hébert observait mon cousin Collard avec une satisfaction évidente et sournoise.

La conversation n'avait pas langué. Les gens de la Côte Nord n'avaient pas reçu de nouvelles "d'en haut" depuis l'automne précédent, par les dernières goélettes québécoises, mais Hébert prétendait avoir eu des informations récentes relativement aux troubles survenus depuis deux ans dans les Territoires du Nord-Ouest. Il affirmait que le gouvernement canadien avait été convoqué par mesure de salut public, un million de féroces sauvages de l'Ouest, agniers, pieds-noirs, iroquois, joints aux métis de Louis Riel, marchaient sur la capitale par le nord des Grands-Lacs. Il y avait péril pour tous les Canadiens, et l'on s'attendait d'un jour à l'autre à voir la mobilisation générale décrétée par Ottawa, tous les hommes en état de porter les armes devant être soldats, spécialement les gens du Labrador, sachant tous tirer avec la précision, et connaissant de plus les ruses indiennes !

Afin de calculer les effets de son énorme plaisanterie, Jos. Hébert jeta sur les jeunes gens un coup d'oeil à la dérobee, sans interrompre la surveillance qu'il exerçait sur le visage contrarié de Collard.

Soudain, celui-ci, qui venait d'abattre ses atouts, se leva, indigné :

—Maudit, ma pipe est bouchée, mon tabac est mauvais, il sent le diable ; Monsieur Jos., qu'est-ce que vous avez mis dedans ?

—Ce que j'ai mis dans ta pipe ? Du Hudson, ma foi-de-gueux ! Il est peut-être un peu humide. Regarde !

Avec son canif, Collard nettoya sa pipe, et, stupéfait, constata à l'orifice du tube la présence d'une demi-douzaine de ces insectes plats et odoriférants qu'on trouve dans les vieilles couchettes, et dont on se débarrasse avec une solution de sublime aux deux-millièmes !

Tableau !

La maisonnée entière éclata de rire, tout en regrettant que l'attrapé fut le meilleur garçon du monde !

\* \* \*

Pendant trois jours, les jeunes gens, garçons et filles, dansèrent presque sans interruption. Je ne connais que

les Scandinaves et particulièrement les Suédois pour aimer la danse autant que les Labradoriens.

Deux mois plus tard, aux Jours-Gras, le même groupe de jeunes gens renouvela sur l'Île-du-Navire cette série de soirées dansantes. Tout le monde s'amusa ferme. Le Mercredi des Cendres, mon père partit en cométique pour le Havre-Saint-Pierre, accompagné de mon frère aîné. Jos. Hébert, après bien des farces et des histoires, avait quitté mon père deux mois auparavant pour faire le même trajet. Ils ne devaient plus se revoir.

Mon père revint du Havre-Saint-Pierre en Mars 1885, pour mourir au cours de Juin suivant sur l'Île-du-Navire, à l'âge de quarante-six ans et quelques mois.

Quelques jours après son décès, son corps fut inhumé à La Tête-à-la-Baleine et le grand exode vers Québec se prépara au milieu des chagrins d'une famille d'onze personnes qu'aucun deuil, qu'aucune séparation n'avait encore atteinte directement depuis la mort de mon grand-père, perdu dans une intempérie quelques mois avant ma naissance.

Au cours de cet été de 1885, je me rappelle la visite faite par ma mère éplorée, sur la goélette "Stadacona", au capitaine Narcisse Blais, de Berthier, père de mon excellent ami le docteur Blais, d'Edmonton, Alberta, auprès duquel j'ai passé les années les plus heureuses et les plus studieuses de ma vie, dans l'Ouest-Canadien, en Angleterre, en France et en Belgique. Nous avons même vécu quelque temps ensemble en Artois, sur le front de Vimy, à la période critique de la Grande-Guerre.

Pour présenter le capitaine Narcisse Blais et avant de raconter mes réminiscences personnelles, je ne résiste pas au plaisir de reproduire ici ce qu'écrivait de lui, en 1897, l'abbé Huard, dans son substantiel volume : "Il y a quarante ans que ce marin navigue au Labrador; ce fut à bord de sa goélette qui était alors la "Marie-Louise" que l'abbé Ferland se rendit dans ce lointain pays en juillet 1858. Mais ce n'est pas surtout la longueur de sa durée qui a rendu si remarquable la carrière de ce navigateur. Quelques extraits d'une lettre d'un ancien missionnaire du Labrador vont suffire pour faire connaître le Capitaine Blais. "Qu'on me permette", m'écrivait ce prêtre, "un mot d'hommage à cet homme de foi et de cœur, à cet homme de bien, dont la marque est si bien faite sur la Côte Nord. Là, sa première conquête fut l'estime universelle; cette estime a quarante ans, il en jouit encore et elle lui survivra. C'est l'homme de tous et à tous : on l'appelle avant qu'il arrive, on le regrette quand il est parti. Dieu seul connaît tout le bien que le capitaine Blais a fait aux missions du bas Labrador, et cette pensée paraît suffire au brave homme. Mais passer sous silence la bonté, la générosité, les délicates prévenances que le capitaine Blais prodigue aux missionnaires de la Côte Nord depuis tant d'années, c'est un sacrifice que je ne veux pas imposer à ma reconnaissance. C'est le vrai type du marin que ce beau et robuste vieillard aux grands cheveux si blancs, au caractère franc et généreux. Livre tout grand ouvert, le capitaine Blais est vite connu, aussitôt et toujours estimé. Rien de plus intéressant que de le voir à l'œuvre sur son bâtiment par les temps orageux. Alors on suit avec une curiosité palpitante l'action de la bravoure unie à la prudence et à l'habileté d'un vieux loup de mer. Le bas Labrador n'a plus de secrets pour lui, les personnes, les havres, les mouillages, les îles, les récifs submergés, qui sont légion dans ces parages, le comportement de tous les

"vents et courants à chaque endroit, tout lui est familier, il sait tout par cœur. Aussi, peut-on voguer sans crainte à bord de la "Stadacona" : j'en ai fait l'expérience".

"L'ami qui n'a pu se défendre d'un pareil enthousiasme en parlant du capitaine Blais, je le connais pour être d'un calme parfait, d'un sang-froid remarquable, difficile à émouvoir. Si le sujet l'a emporté à ce point, c'est donc qu'il a bien du mérite, ce capitaine Blais".

"Il est âgé de soixante-quatre ans, (En 1897). L'an dernier, il a remis le commandement de sa goélette et la direction de son commerce à son fils Joseph qui continuera dignement les traditions paternelles. Cela n'empêche pas que le vieux navigateur descend encore au Labrador presque à chaque voyage de la Stadacona. Pourtant, depuis plusieurs années, il prend la ferme résolution, chaque automne, de ne plus retourner au golfe; mais le printemps venu, le bon vieux ne peut résister au désir de reprendre la mer. Quelle est donc puissante cette fascination qu'exerce la mer sur tous ceux qui l'ont vue de près, qui en ont vécu, quelle a bercés sur ses flots mouvants, même qu'elle a ballotés sur ses vagues en furie !"

\* \* \*

Ce jour-là, en juillet 1885, je me rappelle, sur le pont de la "Stadacona" le capitaine Blais, "Monsieur Narcisse", comme disait avec le plus grand des respects tous les enfants de chez nous, disant à ma mère tristement assise en face de lui : "Qu'est-ce que tu comptes faire, Henriette, maintenant ?

— "Me rendre à Québec avec mes enfants, avec les plus jeunes, du moins, afin de les faire instruire". (Pauvre mère ! Elle ignorait sans doute qu'une faculté de plus, naturelle ou acquise, n'ajoute rien au bonheur !)

— "C'est bien", lui répondit le capitaine. "Je descends en ce moment aux Blancs-Sablons. Je retournerai le mois prochain à Québec, assez chargé. Je reviendrai en automne et je prendrai toute la famille sur la "Stadacona" lors du dernier voyage, au commencement d'octobre. En attendant, vendez tout, liquidez tout. Je n'aurais pas assez d'espace disponible pour tous vos effets: il y a une dizaine d'autres familles qui quittent la Côte Nord et que je dois également transporter à Québec".

\* \* \*

Ainsi, sur la fin de l'été se firent les suprêmes préparatifs et le dix octobre nous quittions l'Île-du-Navire pour n'y plus retourner. Entassés dans une grande chaloupe, les dix membres de notre famille, vieux et jeunes, tous conduits par ma mère qui n'a jamais délégué à personne son énergique direction — nous abordions tous une heure plus tard, dans l'après-midi, la Pointe-à-Maurier, chez mon oncle Joseph Galibois, où nous devions attendre le retour du capitaine Narcisse.

Nous souhaitâmes donc tous ensemble la prompte arrivée de la Stadacona, et dans mon impatience d'enfant, je me sentais déjà le goût des aventures lointaines mêlé à quelques vagues appréhensions d'infortunes insoupçonnées.

Nous attendîmes longtemps. Une semaine, quinze jours s'écoulèrent sans la moindre nouvelle du capitaine Blais, retenu par les brumes, la glace et le gros temps, dans les environs de la Baie de Bradore.

Sans provisions de bouche pour l'hiver, sauf les gi-

biers sauvages qui ne manquaient pas, nous nous désolions du retard et appréhendions un désastre : le naufrage de la Stadacona.

Pendant le jour, bien que l'automne fût déjà assez avancé, et que le climat fût déjà froid, accompagné de ma cousine Ernestine, je courais la plaine et les collines avoisinantes en quête des fruits tardifs de cette région. Ces fruits qu'on appelle là-bas "des graines" se trouvent en assez grande abondance en août et septembre, mais en octobre, nous n'avions plus de "chicotés", il fallait que nos petites bouches gourmandes se contentassent des "bluets de savane" et des "bluets sauvages" (myrtils) des "atocas" (canneberges) et des baies de l'"arbutus alpinus" ("fox-berries") des graines à corbigeaux ("empetum rubrum") des grosseilles rouges et des graines du cormier, "mascouabina", en langage montagnais.

Le soir, après l'heure du souper, parfois assez tard, nous revenions à la maison non sans appréhensions de quelques réprimandes. Certain jour, où les vents du

nord avaient soufflé en tempête, nous trouvâmes installé au milieu d'un cercle d'auditeurs attentifs, cercle formé par les membres des deux familles et par quelques visiteurs d'Itamamiou et de Watakaghestic, Jos. Hébert pérorant sur les naufrages et les calamités chroniques de la Côte Nord.

"Quand on songe", disait-il, que plus de cinq cents navires petits et gros ont péri sur les rochers de l'île d'Anticosti où vous passerez cet automne avec la "Stadacona", si le capitaine Blais n'a pas sombré aux Blancs-Sablons. Quelques-uns de ces navires se sont perdus là, de corps et de biens. En d'autres cas, les naufragés étaient d'abord parvenus à gagner la grève, mais avaient alors tellement souffert du froid et de la faim qu'ils ont ensuite expiré sur l'île, sans recevoir de sépulture avant des mois et des années, alors que leurs os étaient décharnés et blanchis, comme des squelettes farineux !

(A suivre.)

## ENCORE LE CINÉMA

Par G.-E. MARQUIS.

Certaines bonnes âmes, qui ont le scandale facile, se seraient émues, paraît-il, à la lecture de mon article "Cinéma" du mois de novembre dernier. J'aurais des idées un peu trop larges pour un ancien éducateur et je ne tiendrais pas, affirme-t-on, le même langage si j'avais encore des adolescents dans ma famille.

Je veux être bref et au point. Un paragraphe de mon article résume toute ma pensée et le voici : "Alors que les cinémas se sont aujourd'hui conformés en tout point à la loi, pour protéger enfants et adultes contre les paniques et les holocaustes, il semble que l'on pourrait laisser les adolescents, disons de douze à seize ans, les fréquenter, à certaines heures du jour, par exemple, les jours de congé scolaire, pourvu que les pellicules que l'on exhibe sur l'écran devant eux, soient appropriées à leur âge, à leur développement et portent, à cette fin, le sceau du Bureau de Censure de la Province".

Donc protection au point de vue physique et garantie au point de vue moral. De plus, je demandais que les films déroulés devant ces adolescents soient appropriés à leur âge. Donc, des films éducateurs. Que veut-on de plus et quelles objections peut-on apporter à la suite de cet exposé ?

Depuis les temps les plus reculés, le théâtre a existé. Avec les siècles, il a évolué, mais rien n'empêche qu'à toutes les époques et dans tous les milieux, le théâtre a été considéré comme un excellent moyen de formation intellectuelle et morale. La preuve c'est qu'aujourd'hui encore, même dans la province de Québec, il n'y a pas d'universités, de séminaires, de collèges classiques, de couvents, où le théâtre et les pièces théâtrales ne soient pas en honneur. Je comprends que l'on fait un choix des pièces à jouer, mais rien n'em-

pêche que l'on peut inculquer, par ce moyen, le goût du bon théâtre, lequel, en même temps, développe l'esprit, élève l'âme en faisant revivre des scènes du passé.

Le cinéma constitue une évolution considérable du théâtre et je ne connais pas de meilleur moyen pour instruire et amuser que celui-là. Et si la garantie du Sceau du Bureau de Censure de la Province ne suffit pas sur les films que l'on destinera à la jeunesse, eh bien ! que l'on exige davantage.

Il y a une infinité de choses très bonnes en soi, quand on sait s'en servir à bon escient, mais qui peuvent, à l'occasion, inoculer des germes de carence et même frapper de mort foudroyante, quand on ne sait pas les prescrire avec science. Or, je considère que le cinéma est un excellent moyen de formation, pourvu que l'on sache et que l'on veuille le contrôler de façon à ce qu'il ne dévie pas du but que l'on veut atteindre. Les autorités provinciales ne sauraient avoir d'autre ambition que celle de coopérer avec les éducateurs.

Voilà ce que j'ai dit, en somme, dans mon premier article, au point de vue éducatif. Quant au reste, je n'ai pas à y revenir, car il touche plutôt au côté matériel de la question.

Tél.: ATELIER 2-8715

Une visite est sollicitée

**JOSEPH HEBERT**

ELECTRICIEN LICENCIÉ

Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié

Poseur d'Appareils à Eau Chaude

45, RUE DU PONT,

— QUEBEC.

# PYROIL

Graphite Liquéfié

LUBRIFIANT

à l'épreuve de

la Chaleur, du Froid, de la Gazoline

après être entré dans le métal.

Un moteur ne marche plus fer sur fer  
au départ avec **Pyroil**

**Pyroil** diminue la consommation de  
l'huile et de la gazoline.

## COULOMBE & VALLIÈRE

207, RUE DE LA COURONNE,  
QUEBEC.

Tél. : 3-3901

Au Service du Public  
comme toujours

## GIROUX & CÔTÉ Enrég.

ASSURANCE GÉNÉRALE

70 Rue St-Paul

Edifice "Banque Canadienne du Commerce"  
CITÉ DE QUÉBEC

Téléphone : 2-1497

Bureau 2-7595      Développement Impression  
Téls.:                      et Agrandissement  
Rés.      2-1011

## W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHIE COMMERCIAL

225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC

Photographie panoramique. Illustration de catalogue

Fondée en 1910

## Ecole Technique Québec

185, BOULEVARD LANGELIER  
QUEBEC.

Prépare aux carrières industrielles  
Outillage perfectionné

Ateliers modernes

Enseignement bilingue

CONDITIONS D'ADMISSION AUX  
COURS REGULIERS DU  
JOUR.

SONT ADMIS SANS EXAMENS :

(a) Au Cours Technique

*Les candidats qui produisent un certificat de  
8e année de la commission scolaire, de trois  
années de cours classique, diplôme commer-  
cial ou l'équivalent.*

(b) Au cours de métiers

*Les candidats qui produisent un certificat de  
6e année de la commission scolaire ou l'é-  
quivalent.*

*Les autres doivent passer avec succès un exa-  
men sur les matières suivantes:*

- 1°—Une dictée d'environ vingt lignes et ne  
comportant pas de difficultés.
- 2°—Une narration (composition sur un sujet  
simple).
- 3°—Arithmétique élémentaire (fraction ordi-  
naires et décimales, proportions, percenta-  
ge).
- 4°—Quelques questions sur l'histoire et la géo-  
graphie du Canada.
- 5°—Notions de dessin géométrique.

A NOTER :

*Tout candidat doit être âgé d'au moins 14  
ans, à la date de l'examen d'entrée et avoir termi-  
né la 6ième année du cours primaire. Il est tenu  
de présenter un certificat de vaccination.*



ESSENCES  
**SUPREME**

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE  
 Employez les Essences "SUPREME"  
 DANS LE :  
 Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,  
 Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences "SUPREME" Entr. Québec.  
 Fabriquées par :



Avec l'essence d'érable "SUPREME"  
 vous ferez un sirop de table délicieux,  
 équivalent sinon meilleur au vrai sirop  
 d'érable et à un prix très économique.

